www.dacoromanica.ro

UNE ÉNIGME
ET UN MIRACLE HISTORIQUE:
LE PEUPLE ROUMAIN

www.dacoromanica.ro

DU MÊME AUTEUR:

Actes des notaires génois de Péra et de Caffa de la fin du XIIIe siècle (Acad. Roumaine, Etudes et Recherches, II, 1927).

Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au XIIIe siècle, Paris, Geuthner, 1929.

Recherches sur Vicina et Cetatea Albă, Bucarest, 1935.

Privilèges et franchises municipales dans l'empire byzantin, Geuthner — Cultura Naţională, 1936.

Le problème des frontières russo-roumaines pendant de guerre de 1877—78 et au congrès de Berlin, Bucarest, 1928.

Napoléon III et les nationalités, Droz., Fondations Royales, 1934.

Le présent ouvrage est édité par les soins de l'Institut d'Histoire générale de l'Université de Iassy.

www.dacoromanica.ro

G. I. BRATIANU
Professeur à l'Université de Iassy
Membre étranger de la Société Royale des Lettres
et des Sciences de Bohême

UNE ÉNIGME ET UN MIRACLE HISTORIQUE: LE PEUPLE ROUMAIN

A PROPOS DU LIVRE DE M. FERDINAND LOT SUR LES INVASIONS BARBARES ET DE QUELQUES OUVRAGES RÉCENTS SUR LES ORIGINES DU PEUPLE ROUMAIN

BUCAREST
MCMXXXVII

www.dacoromanica.ro

Romains et Daces, d'après la colonne Trajane

www.dacoromanica.ro

INTRODUCTION

« *Une énigme et un miracle historique : le peuple roumain* », c'est le titre d'une section de l'ouvrage que M. Ferdinand Lot, le maître des études médiévales dont j'ai été l'élève, vient de consacrer aux *invasions barbares* et au peuplement de l'Europe, considérées comme introduction à l'intelligence des derniers traités de paix [1]). Nous ne saurions assez nous féliciter de l'initiative du savant auteur de la *Fin du monde antique et des débuts du Moyen Âge ;* nul n'était plus qualifié par ses travaux antérieurs, pour éclairer le problème des origines historiques de l'Europe nouvelle, et de ses raisons politiques et nationales, contestées depuis quelques années par une propagande habile et persévérante, qui se plaît à invoquer, en faveur des thèses qu'elle soutient, des arguments scientifiques, qu'elle s'efforce de

[1]) Paris, Payot, 1937, I, IIIe partie, troisième section, pp. 278—300.

www.dacoromanica.ro

présenter avec une apparence de parfaite objectivité. Nul n'était mieux préparé aussi, pour comprendre l'importance d'une évolution qui échappe encore à la plupart de nos contemporains, pour démontrer à l'opinion facilement égarée par des traditions historiques mal comprises, que les traités de paix du vingtième siècle ont rétabli, en fait, un ordre national et politique qui remonte au Moyen Âge, et qu'ils ont achevé de fermer la parenthèse des impérialismes de l'ère moderne, en Europe centrale et orientale. C'est ainsi que l'écroulement de l'empire ottoman a été pour les peuples balkaniques — sans en excepter le peuple turc lui-même — la cause, non d'une création artificielle d'états nouveaux, mais d'une renaissance nationale. L'effondrement de la double monarchie des Habsbourg et la chute de l'empire des tsars ont été les conditions nécessaires de la résurrection de la Pologne, de l'unité roumaine et yougoslave, de la fondation de l'état tchécoslovaque. Montrer que les traités de 1919 et 1920 n'ont pas été, dans cette partie de l'Europe, le résultat injuste d'une volonté arbitraire des vainqueurs, qu'ils n'ont pas détruit sans raison des traditions monarchiques plusieurs fois séculaires, mais qu'il ont rétabli au contraire, avec des imperfections inévitables de détail, l'équilibre des nations que le peuplement du Moyen Âge avait créé jadis dans ces régions, c'est contribuer non seulement

www.dacoromanica.ro

à l'intelligence des pactes internationaux qui fondèrent le nouvel ordre européen, mais c'est aussi faire œuvre de justice et de vérité. Quoique l'on puisse penser de l'instabilité des choses humaines, il est nécessaire de répéter qu' « il est des lumières qu'on n'éteint pas »[1]).

Je n'ai pas l'intention d'analyser l'ensemble de cet ouvrage, qui fait suite, si j'ai bien compris le dessein de l'auteur, à son beau livre sur les invasions germaniques, et qui complète le volume consacré par la collection Glotz aux destinées de l'empire en Occident.

Ce que je voudrais examiner ici, ce sont les deux chapitres consacrés au « miracle historique » du peuple roumain, complétés par quelques pages sur les « Vlaques » des Balkans et leurs rapports avec les Slavo-Bulgares[2]). L'abondance de la matière m'a obligé à dépasser les proportions d'un compte-rendu; certaines des opinions de M. Lot devaient être rapprochées de celles de quelques ouvrages récents, dûs à des historiens et des philologues de l'Europe centrale et orientale, dont lui-même n'a pu prendre connaissance avant l'impression de son livre: je me hâte d'ajouter que ce rapprochement

---

[1]) *Ouvr. cité*, II, p. 292.

[2]) *Ibid.*, pp. 229, 233—34, 270—72. Le chapitre sur la Roumanie du IIe volume (pp. 173—182) concerne l'époque contemporaine. V. là-dessus plus loin, p. 121.

www.dacoromanica.ro

ne concerne que les conclusions, non les tendances et les méthodes entièrement différentes. J'ai été amené ensuite à examiner à nouveau les deux arguments essentiels de mon maître, les problèmes tant de fois discutés de l'évacuation de la Dacie et de l'unité linguistique primitive des principaux dialectes roumains, et à considérer, à la lumière de ces recherches nouvelles, les observations que j'avais faites, il y a quelques années, sur le sens géographique des noms ethniques, dans la plupart des sources de l'histoire du Sud-Est de l'Europe au Moyen Âge. J'espère que ces contributions ne seront pas inutiles. Depuis quelques années, des historiens qui ne sont pas roumains, ont posé à nouveau devant l'opinion européenne une « question roumaine », que nous avions crue résolue. Il est donc temps de faire connaître notre point de vue dans ce procès que d'autres ont soulevé, et le meilleur hommage que je puisse rendre à l'enseignement de nos maîtres de la Sorbonne, c'est d'aborder ce débat dans un esprit d'objectivité scientifique qui est le leur, mais qui n'est pas celui des nos adversaires.

www.dacoromanica.ro

I. L'OPINION DE M. LOT SUR LES ORIGINES DU PEUPLE ROUMAIN

C'est en considérant le problème tant de fois débattu, des origines du peuple roumain, que M. Lot a été amené à prendre parti dans la grande controverse qui, depuis plus d'un siècle, oppose les partisans de la continuité daco-romaine à ceux de l'immigration. Les principaux arguments de l'une et de l'autre thèse sont rapidement passés en revue, mais dès le début, ceux en faveur de la seconde théorie paraissent l'emporter dans le jugement de l'historien: faible colonisation latine de la Dacie après les conquêtes de Trajan, témoignage formel de la biographie d'Aurélien par Vopiscus et de l'abrégé d'Eutrope pour l'évacuation complète de la Dacie dans la deuxième moitié du IIIe siècle, destruction totale de la romanisation au Nord du Danube après cette époque, et plus particulièrement en Transylvanie: « Jamais, entre la fin du IVe et le XIIIe

www.dacoromanica.ro

siècle, il n'est question d'une population romaine vivant dans l'ancienne Dacie. Ce mutisme de dix siècles est impressionnant »[1]). Il est vrai qu'un témoignage formel n'est pas nécessairement irrécusable et que le silence des écrivains byzantins, « les seuls qui entrent en ligne de compte », peut être dû à leur manque d'intérêt pour une « plèbe misérable et silencieuse », alors qu'ils réservent toute leur attention aux conquérants barbares qui occupent successivement ces contrées. Esprit essentiellement objectif, l'auteur a compris l'arrière-pensée politique des historiens hongrois et autrichiens, qui, depuis Hunfalvy et Rœssler, voudraient prouver que les Valaques ne sont pas autochtones en Transylvanie et qu'ils y ont immigré en masses compactes après la conquête magyare, qui a colonisé un pays désert; « nous devons laisser de côté ce qu'il peut y avoir de tendancieux dans cette théorie. Même fondée historiquement, elle n'en serait pas moins injustifiable politiquement. Nul peuple en Europe n'est installé de toute éternité sur le sol qu'il occupe actuellement. Les Roumains n'ont pas plus à céder la Transylvanie que les Anglais la Grande Bretagne ou les Hongrois la vallée de la Theiss, pour retourner, les premiers en Allemagne, les seconds en Sibérie.

---

[1]) *Ouvr. cité*, p. 282.

www.dacoromanica.ro

Il faut peser les arguments en présence sans aucune considération de politique contemporaine »[1]).

Mais ceci étant posé et bien pesé, l'historien constate que les indications fournies par les arguments d'ordre linguistique sont nettement contraires à la théorie de la continuité. Vocabulaire slave abondant en termes d'église et d'état, relations très anciennes des églises roumaines avec la métropole d'Ohrida [2]), présence des mots albanais dans la langue roumaine, tout semble pencher en faveur de l'hypothèse de la formation du peuple roumain au Sud du Danube, dans un milieu balkanique. Ce milieu aurait été également bien plus favorable à la latinisation que la Dacie, trop imparfaitement romanisée et sans doute vidée de sa population après la grande crise des invasions barbares du IIIe siècle. L'unité même de la langue roumaine qui se remarque jusque dans des dialectes aussi éloignés que le macédo-roumain du Sud, ne peut s'expliquer que par une séparation relativement récente des deux idiomes, « peut-être vers le Xe siècle ? » [3]).

Il faut donc supposer l'existence de deux migrations: l'une déterminée par l'évacuation de la Dacie et le retrait des derniers colons romains au-delà du

[1]) *Ibid.*, p. 283.
[2]) Cf. là-dessus plus loin, p. 103-4.
[3]) *Ibid.*, p. 287.

www.dacoromanica.ro

Danube, dans les deux « Dacies », constituées par Aurélien en Mésie, après l'année 271 ; l'autre, en sens inverse, effectuée par les Valaques transdanubiens vers le Nord, sans doute déjà avant le Xe siècle, migration lente et progressive qui aurait eu pour effet le repeuplement de la Transylvanie, mais sans traverser la Bulgarie danubienne et la Valachie livrée à l'occupation slave et à l'invasion des Comans. « L'installation des « Valaques » n'a pu commencer par la Valachie moderne. La Valachie a été repeuplée par des Valaques descendus des Carpathes. Ce qui revient à dire que les Valaques ont dû préalablement occuper la Transylvanie, et s'ils sont en cette région des immigrés venus du Sud, ils ont nécessairement passé le grand fleuve à l'Ouest des Portes-de-Fer. La date peut être approximativement déterminée par diverses considérations. Le « daco-roumain » était détaché de l'« aroumîn » parlé par les Illyro-romains de Serbie et de Croatie, dès le Xe siècle, si bien que des concordances linguistiques entre l'albanais et le daco-roumain ne se trouvent pas en « aroumîn ». Cette constatation implique que les futurs « Roumains » s'étaient éloignés des futurs « Morlaques » déjà à cette époque » [1]). D'autre part, il résulte clairement du témoignage des chartes des rois des Hongrie et de la chronique russe, dite de

[1]) *Ibid.*, pp. 288—89.

www.dacoromanica.ro

Nestor que « les Roumains étaient en Transylvanie dès le Xe et XIe siècle ou même le IXe ».

En somme, M. Lot a adopté, dans ses lignes essentielles, mais avec un écart de trois ou quatre siècles, la théorie soutenue plus récemment par Alexandre Philippide dans son volumineux ouvrage sur l'*Origine des Roumains*, livre qui est évidemment plus d'un philologue que d'un historien.

On ne peut s'empêcher de remarquer la différence entre les deux migrations: l'une, fondée sur un texte précis, l'abrégé d'Eutrope et concernant des régions exactement délimitées par la géographie politique de l'empire romain; l'autre, basée au contraire sur le silence des sources historiques, établie sur des faits d'ordre linguistique et suivant tout de même un itinéraire plus compliqué que ceux définis par les textes. Il s'agit en effet d'un véritable voyage en zig-zag des ancêtres du peuple roumain: les « Daco-Illyriens » auraient traversé d'abord le Banat, gagné la Transylvanie et se seraient répandus de là, par une nouvelle expansion du Nord au Sud et à l'Est, en Valachie et en Moldavie. De toutes les nations à l'humeur voyageuse, les Roumains, énigme et miracle du Moyen Âge, détiendraient certainement le record de l'instabilité territoriale !

Mais ce serait anticiper sur les conclusions de cet essai, que de commenter dès à présent celles de l'éminent auteur des « *invasions barbares* ». La

www.dacoromanica.ro

question a été si souvent discutée qu'il serait oiseux d'étaler à nouveau une bibliographie trop connue ou de résumer les opinions contradictoires des partisans de la continuité et de l'immigration. Ce qu'il nous faut retenir ici, c'est que cette seconde théorie, avec des variantes sur lesquelles nous nous proposons de revenir, gagne depuis quelques années toujours plus de terrain: elle a été admise en partie par des savants roumains, comme Philippide et elle a emporté la conviction d'un médiéviste de la taille de Ferdinand Lot. Elle a naturellement trouvé un écho plus considérable dans les pays voisins de la Roumanie actuelle, qui n'ont pas cessé, depuis la guerre, d'élever des revendications toujours plus véhémentes contre les stipulations territoriales des derniers traités de paix et qui ont fait précéder le revisionnisme politique par une véritable offensive scientifique, tendant à prouver le bien-fondé de leurs prétentions et à dénoncer les Roumains comme de véritables usurpateurs d'une situation imméritée et injustifiable, sinon au point de vue strictement ethnique, du moins à celui de la tradition et de l'histoire. Ce qu'il leur fallait démontrer, c'est que le peuple roumain, « le seul des peuples européens qui *n'ait pas d'histoire propre* jusquà la fin du Moyen Âge » [1]), n'était aucunement fondé à établir

[1]) P. Mutafčiev, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*, Sofia, 1932, p. 279.

www.dacoromanica.ro

sa domination politique sur des territoires qu'il n'a occupé, au hasard des migrations, qu'à une date récente, et que les nations qui ont été amenées à la fin de la guerre, par une paix inique, à lui céder ces provinces, ont les meilleurs droits du monde à les réclamer et à les reprendre. Et c'est pourquoi, avant d'analyser les arguments du livre récent de M. Lot, tout à fait étranger, ainsi qu'il l'affirme d'ailleurs lui-même, à ce genre de préoccupations, il nous faudra résumer brièvement les différents points de vue des historiens appartenant aux pays voisins de la Roumanie et qui sont tous d'accord pour soutenir la théorie de l'immigration, en ce qui concerne les origines du peuple roumain sur le territoire qu'il occupe actuellement. Ce serait allonger inutilement cette étude que d'y analyser des ouvrages plus anciens, dont l'énumération n'apporterait rien de nouveau; je me contenterai donc du témoignage des travaux les plus récents, que l'on peut considérer, en même temps, comme les plus représentatifs des opinions indiquées ci-dessus et qui ont également l'avantage de faire le point de nos connaissances et de l'état actuel des études et des questions. Et afin d'être au-dessus de tout soupçon de parti pris, même légitime, j'étonnerai sans doute mes contradicteurs éventuels en déclarant que je suppose pour le moment ces théories tout à fait justifiées par l'examen objectif

www.dacoromanica.ro

des sources et entièrement vérifiées par l'étude attentive des faits et des conditions historiques; mais aussi, pour ne pas marquer de préférence, je dois les considérer toutes également fondées et prêter à leurs arguments et à leurs conclusions diverses une valeur égale. Il sera tout de même utile, avant de procéder à toute autre recherche, de comparer ces résultats et d'en coordonner les données plus ou moins convergentes.

J'entreprends cette tâche avec d'autant plus d'intérêt, qu'il me semble que ce travail n'a pas encore été fait sous cette forme — et pour cause ! — par les historiens roumains [1]), qui n'ont trouvé aucun plaisir à grouper en un faisceau unique, des arguments imbus d'un esprit hostile à celui de leur nation et aboutissant à des conclusions toujours défavorables et parfois injurieuses, selon la mentalité et le tempérament des divers auteurs. Il me semble cependant qu'il y a là une opération indispensable à toute étude objective et sérieuse, d'une question aussi obscure et controversée que celle des origines et de la formation historique du peuple roumain.

---

[1]) Cf. pour une revue générale des différentes opinions A. Sacerdoţeanu, *Consideraţiuni asupra istoriei Românilor în Evul Mediu*, Bucarest 1936, p. 14 et suiv. Les travaux que nous analysons ici ne s'y trouvent pas, sauf une brève mention du livre de M. P. Mutafčiev.

www.dacoromanica.ro

II. LA THÉORIE DE L'IMMIGRATION DANS QUELQUES OUVRAGES RÉCENTS

À tout seigneur, tout honneur: au premier rang des historiens qui s'opposent à l'idée de la continuité daco-romaine et roumaine au Nord du Danube et dans les Carpathes, se sont placés tout naturellement les Hongrois. C'étaient assurément les plus intéressés à combattre cette thèse et ils n'y ont pas manqué. Par un heureux hasard, les vues de l'école historique magyare sur cette question viennent d'être résumées dans une étude d'ensemble, dont la publication n'est d'ailleurs pas encore entièrement achevée, dûe à M. L. Tamás [1]). On pourrait objecter qu'il est peut-être prématuré d'utiliser ici un travail, avant d'attendre la fin de sa publication, mais l'auteur a eu soin d'en indiquer le plan dans l'introduction qui précède ses observations, et ce qu'il a publié jusqu'ici ne laisse subsister aucun doute sur l'esprit et le but de cet ouvrage. M. Tamás a groupé les éléments de ce qu'il veut bien dénommer une « synthèse critique » en cinq chapitres: « le premier contient des renseignements généraux sur les quatre embranchements principaux du peuple roumain, entre autres, un coup-d'œil rapide sur leur

---

[1]) *Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane, Archivium Europae Centro-orientalis*, I, 1935, pp. 1—96 et II, 1936, pp. 46—83.

www.dacoromanica.ro

histoire politique poursuivie jusqu'à nos jours. Les dénominations ethniques indigènes des Roumains sont mises à profit en vue de conclusions relatives au passé de ce peuple... Le second chapitre, nous dit l'auteur, est un des plus importants... il faudra trouver des contre-arguments acceptables. Ceux qui, pour des raisons de commodité, renonceront à les combattre et continueront à croire au développement du roumain primitif sur un territoire qui, en dehors de certaines provinces de la péninsule balkanique, aurait englobé aussi l'ancienne Dacie Trajane, exprimeront par une attitude pareille leur mépris pour toute argumentation scientifique [1]) ». L'essentiel du troisième chapitre, c'est qu'« il faut souligner dès maintenant que la tradition savante qui fait descendre les Roumains de Transylvanie des colons de Trajan, amenés en Dacie au début du second siècle de notre ère, n'apparaît qu'au XVe siècle et que pendant le Moyen Âge plusieurs auteurs ont considéré les Roumains comme un peuple venu de l'Orient ». C'est tout ce qui a paru jusqu'ici dans l'*Archivium Europae Centro-Orientalis*, mais l'auteur a soin de nous annoncer qu'au quatrième chapitre il s'occupera « des arguments positifs et négatifs qui concourent à prouver que l'origine du peuple et de la langue roumains doit être

[1]) *Ouvr. cité*, I, pp. 2—3.

www.dacoromanica.ro

cherchée dans les contrées sud-danubiennes ». Le cinquième chapitre — et dernier — sera consacré à la chronique du Notaire anonyme du roi Béla, « la seule source médiévale qui connaisse les Roumains en Transylvanie à l'époque de la conquête hongroise » et la question de la priorité de l'élément roumain en Transylvanie — priorité à l'invasion magyare — sera expédiée en quelques pages finales, brèves mais décisives.

Comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, nous ne pouvons juger cet ouvrage que d'après les trois premiers chapitres, qui représentent tout de même plus de la moitié de l'étude. Nous en savons assez, cependant, sur le dessein qu'il s'est proposé de réaliser, pour pouvoir dès maintenant en dégager les conclusions et en souligner le sens et la portée. Il ne s'agit pas en effet de faire ici l'analyse critique des arguments du philologue hongrois: ce serait allonger indéfiniment ces observations [1]). On pourrait, par exemple, relever la contradiction entre le premier chapitre, qui affirme qu'« au dixième siècle de notre ère les ancêtres des Roumains vivaient encore dans la péninsule des Balkans » mais que les migrations de leur vie pastorale les entraînaient vers tous les points cardinaux et qu'« on

---

[1]) V. le c. r. de M. P. Henry dans la *Revue historique*, t. CLXXIX (1937), p. 226.

www.dacoromanica.ro

serait vraiment étonné de les voir éviter la Dacie Trajane, où les Carpathes leur offraient toutes les conditions requises pour la vie pastorale »[1]) et le troisième, où il est dit non moins clairement que « même en supposant que les régions montagneuses situées au Nord du Danube aient été le théâtre d'une vie pastorale ininterrompue depuis l'époque romaine jusqu'à l'immigration des Roumains, la continuité éventuelle de l'exercice de cette occupation n'impliquerait pas nécessairement la présence constante de bergers *roumains* dans les régions indiquées»[2]). Ce qui était donc si étonnant au début de l'ouvrage ne l'est déjà plus au troisième chapitre. On pourrait également examiner avec plus d'attention les statistiques, par lesquelles l'auteur considère avoir prouvé que les Roumains étaient très peu nombreux en Transylvanie, au XIIIe siècle, et que la population roumaine n'y a augmenté « par sauts » qu'à partir du XVIIe siècle, à la suite des immigrations massives de Valachie. On verrait alors que la fameuse charte de 1293 du roi André III, le dernier Arpadien, adressée au chapitre d'Alba-Iulia, qui ordonne de ramener à Székes tous les *Olaci* qui se trouvent dans les domaines des seigneurs ne suffit pas à établir d'une façon aussi péremptoire « qu'il s'agissait tout au

[1]) *Ibid.*, I, p. 5.
[2]) II, p. 69.

www.dacoromanica.ro

plus de quelques milliers d'âmes pour l'établissement desquelles l'étendue d'une seule propriété était suffisante »[1]). Il serait facile de démontrer qu'il ne s'agit bien certainement dans ce document « ignoré par la science roumaine »[2]), que des Valaques *d'une certaine région* de la Transylvanie, qu'il y est question, entre autres, de soixante familles qui ont droit à l'exemption d'impôts sur une propriété du chapitre et qu'au surplus, à la même époque, il y avait dans d'autres parties de la Transylvanie des *nobles* valaques[3]), qu'il n'était évidemment pas question d'arracher à leurs terres, afin de les parquer dans les limites étroites du domaine royal de Székés (Secăreni). Mais toutes ces considérations nous entraîneraient trop loin et constitueraient une digression bien trop longue.

Il nous suffira de rappeler ici les données essentielles de la thèse de M. Tamás, qui ne fait d'ailleurs que résumer les travaux de toute une série d'historiens et de philologues de son pays. Selon la méthode que je me suis proposé de suivre, je dois même admettre pour l'instant, qu'il a entièrement raison et que ses conclusions sont aussi les nôtres.

---

[1]) I, p. 12.

[2]) Il a été publié dans la collection Hurmuzaki, I, no. CCCCXXIII, pp. 522—23 et mentionné par Sacerdoţeanu, *ouvr. cité* p. 169.

[3]) Cf. Hurm. I, CCCCXII, 1291, pp. 510—11.

www.dacoromanica.ro

Supposons donc qu'il ait pleinement démontré:

1. Que l'évacuation de la Dacie ait été tout à fait complète, que la romanisation, d'ailleurs superficielle, de cette province excentrique ait été complètement anéantie par les invasions barbares du IIIe siècle; que l'hypothèse de la continuité roumaine en Dacie est absolument gratuite;

2. que le nom de *Romanus*, conservé par le peuple roumain comme dénomination ethnique, garde le sens de la *Romania* provinciale du IV siècle, sens qu'il ne pouvait avoir au temps d'Aurélien, et qu'il indique donc plus clairement encore la formation d'une romanité balkanique, et non carpathique;

3. que la théorie de la continuité du peuple roumain dans l'ancienne Dacie Trajane est l'œuvre des érudits de la Renaissance, et qu'au Moyen Âge les missionnaires franciscains et dominicains croyaient les Vlaques issus de quelque lointaine contrée de l'Asie Centrale (confusion d'ailleurs assez évidente avec les Petchénègues et les Comans);

4. que les Romans balkaniques, mêlés aux Slaves, ont immigré progressivement en suivant leurs troupeaux nomades, dans les régions occupées autrefois par l'empire romain, mais entièrement abandonnées depuis le IIIe siècle, et que cette immigration a eu lieu au plus tôt *après le dixième siècle*, afin de laisser aux Magyars qui traversaient les Carpathes à la fin du IXe, l'occasion d'envahir en Pannonie et en

www.dacoromanica.ro

Transylvanie des régions absolument désertes et d'y exercer ainsi, sans possibilité de contestation, le *jus primi occupantis;*

5. qu'il n'y avait en Transylvanie au XIIIe siècle qu'un nombre infime de Valaques, colonisés par la généreuse mais imprudente initiative des rois arpadiens, et que ce n'est qu'à partir du XVIe et du XVIIe siècle que leur nombre a rapidement augmenté [1]), à la suite d'une immigration constante de l'Est et du Sud, des régions danubiennes peuplées par les descendants des bergers balkaniques qui s'y étaient établis et y avaient proliféré avec une rapidité déconcertante.

Ceci étant acquis, il ne reste plus qu'à rechercher la patrie réelle de ces infatigables voyageurs du Moyen Âge et à déterminer le territoire sur lequel s'est formé le peuple roumain, puisque nous devons tenir pour évident qu'il ne faut pas chercher ses origines dans l'ancienne Dacie Trajane.

D'où sont venus les Roumains, si la Transylvanie leur est interdite avant le XIe et le XIIe siècle? Seraient-ils originaires, comme l'imaginaient Guillaume de Rubruck et Roger Bacon, de l'Asie, ou tout au moins des steppes de la Russie méridionale?

---

[1]) Un résumé de cette théorie dans les articles d'E. Szász, *Transylvania*, *Hungarian Quarterly* II, 1936—37, pp. 305—6 et L. Ottlik, *National peace in Transylvania*, *ibid.* III (1937), p. 296 et suiv.

www.dacoromanica.ro

Sur ce point, il n'est que logique de nous rapporter à l'opinion des historiens russes. Il faudrait citer ici des ouvrages plus anciens et plus particulièrement les travaux de Philippe Bruun sur les régions de la mer Noire, si le hasard d'une correspondance ne m'avait fait prendre connaissance du plan d'un ouvrage concernant précisément ce genre de questions et dû, au demeurant, à un lecteur assidu des travaux de Bruun et de ses sources. Il est assurément indiscret de faire état, non seulement d'une étude dont la publication n'est pas achevée, comme celle de M. L. Tamás, mais encore d'un travail qui n'a pas encore paru jusqu'ici. Mais l'esprit de cette étude est si semblable à celui dont s'inspire le philologue hongrois, ses conclusions présentent un parallélisme si remarquable avec celles des collaborateurs de l'*Archivium Europae Centro-orientalis*, que je ne puis résister à la tentation de rapprocher ces auteurs, déjà réunis par leur sympathie commune pour le peuple roumain et son histoire.

C'est à l'occasion de la publication d'un ouvrage récent sur *Vicina et Cetatea Albă* [1]) que j'entendis parler pour la première fois de M. Jacob Bromberg, émigré bessarabien habitant près de New York, qui depuis s'est fait connaître par certaines notes polémiques à l'adresse de la Roumanie, dans les

[1]) Bucarest 1935, Univ. din Iași, Studii de Istorie generală, I.

www.dacoromanica.ro

journaux américains. Dans les deux lettres, fort longues, qu'il crut devoir m'envoyer au sujet de ce livre, lettres remplies d'une érudition quelque peu désordonnée, mais néanmoins abondante, il me faisait part d'un projet qu'il a d'ailleurs commencé à réaliser; à la date où il m'écrivait, l'ouvrage était encore sur le chantier et son titre provisoire était « *Historical and toponymical notes on Dobrudja, Moldo-Wallachia and Bessarabia* ». À en juger d'après une lettre de dix-huit pages d'une écriture serrée, il y a tout lieu de croire que la concision n'est pas le fait de cet érudit et que la revue qui entreprendra la publication de cette étude devra lui réserver un espace considérable [1]). Mais en attendant de le lire en entier, ce qu'il nous faut indiquer ici, ce sont les intentions de M. Bromberg et les résultats dont il a bien voulu nous faire part. « Depuis quelques années, écrivait-il le 3 septembre 1935, j'étudie les documents historiques des pays du Bas-Danube avec l'intention prononcée, je l'avoue, de réfuter les prétentions histo-

[1]) C'est ce qui est arrivé à *Byzantion*, qui publie dans son prochain numéro (XII, 1, p. 151—207) la première partie de l'étude de M. Bromberg, intitulée maintenant *Toponymical and historical Miscellanies on medieval Dobrudja, Bessarabia and Moldo-Wallachia.* Je dois à l'amabilité de M. Henri Grégoire d'avoir eu communication des épreuves de mise en pages de cet article, dont je compte m'occuper plus en détail à une autre occasion.

www.dacoromanica.ro

riques de la nation qu'on appelle depuis le XIXe siècle « roumaine » sur les territoires tombés sous sa domination en 1918, grâce à un enchaînement accidentel de circonstances unique dans l'histoire. À présent, je prépare la publication d'un ouvrage sur l'habitat des Slaves vers l'an 550 ap. J.-Chr., d'après Jordanes et Procope, avec des divagations nombreuses dans d'autres époques et sources. Il y sera montré que c'est justement la Bessarabie qui est le berceau *historique* de la Slavonité, c'est-à-dire leur domicile à l'époque où cette race est nommée pour la première fois du nom de Slaves, qui s'est depuis enraciné. Ma thèse n'est pas tout à fait nouvelle ayant été effleurée par beaucoup d'investigateurs depuis P. J. Šafarik...».

Le 17 février 1936, M. Bromberg précise: « La principauté de Dragoš était slave et même russe, et nullement roumaine. (Le terme: « La Russie moldave » est employé par mon savant ami, M. G. V. Vernadsky). Il est impossible de prouver qu'Étienne le Grand parlait roumain. Mais il est hors de doute qu'il parlait russe » [1]).

[1]) Nous retrouvons ces tendances, un peu atténuées dans leur forme, dans l'article publié par *Byzantion*. Cf. particulièrement p. 184—85 en n.: « where were the descendants of the Romans at the time when the hoofs of Petcheneg horses trod upon the classical soil of genuine Roman Dacia? » et p. 205 et suiv. sur la Russie « danubienne » ou plutôt galicienne.

www.dacoromanica.ro

Comme toutes ces considérations étaient accompagnées d'un certain nombre de commentaires sur des questions d'histoire et de politique contemporaine, on comprendra pourquoi j'en suis resté là dans mes rapports épistolaires avec M. Jacob Bromberg. Il faudra attendre la publication complète de cet ouvrage, pour se prononcer sur la valeur des sources et surtout sur leur interprétation. Mais s'il nous faut accepter d'avance ses conclusions, comme nous l'avons fait pour son éminent collègue de Budapest, ce n'est pas vers l'Est qu'il faut chercher l'origine du peuple roumain et le berceau de ses migrations. Si la Transylvanie a été occupée par les Hongrois bien avant l'arrivée des Valaques, si la Bessarabie et même la Moldavie sont réservées aux Slaves, il ne nous reste plus qu'à repasser le Danube et à orienter nos recherches vers la péninsule balkanique. Aussi bien, n'y a-t-il pas eu un empire *balkanique* des *Vlaques* et des Bulgares, bien avant la fondation des principautés danubiennes? Mais pour celà, nous devons évidemment nous adresser aux historiens bulgares. Et c'est pourquoi il nous faudra recourir sur ce point à l'érudition de M. P. Mutafčiev [1]).

On sait que l'historien bulgare de ce nom a entrepris, dans un ouvrage publié il y a dix ans dans sa

[1]) *Bulgares et Roumains dans l'hist. des pays danubiens* Sofia, 1932.

www.dacoromanica.ro

langue maternelle, et depuis dans une traduction française revue, corrigée, et, nous dit-on, considérablement adoucie, une critique véhémente des travaux de M. Iorga sur l'histoire du Moyen Âge byzantin et balkanique. Nous n'avons pas l'intention de le suivre dans tous les détails de cette polémique; celà nous entraînerait également trop loin. La tendance de l'ouvrage est d'ailleurs absolument la même que celle des études que nous avons examinées plus haut: les Roumains n'ont jamais habité au haut Moyen Âge, les régions qu'ils occupent actuellement, et surtout ils n'ont jamais résidé dans les provinces qui pourraient être un objet de litige au point de vue bulgare. « *Le nom roumain du Danube — Dunăre — est justement la meilleure preuve de ce que la nationalité roumaine s'est formée dans des terres éloignées du grand fleuve: les Roumains n'ont apparu dans son voisinage que lorsque les territoires situés sur ses deux rives et bien en avant à l'intérieur des terres, étaient peuplés de Slaves desquels ils apprirent son nom...* L'ancienne population romanisée de la Valachie occidentale actuelle (nous avons vu que dans la Valachie orientale elle n'a jamais existé), de la Transylvanie, de la Mésie et de la Scythie Mineure avait été dispersée ou anéantie à l'époque des migrations. Ses vestiges insignifiants avaient fondu et disparu au milieu des barbares qui se sont succédés dans les pays danubiens; ce processus

www.dacoromanica.ro

d'assimilation et d'extermination avait été achevé par les Slaves. À l'époque *slavo-bulgare primitive* — on peut l'affirmer avec certitude — *il n'y avait pas de population romane dans les régions limitrophes du Danube* »[1]).

Il ne s'agit donc en aucun cas de la Bulgarie danubienne et particulièrement de la Dobrogea, où l'on énumère les fortifications protobulgares que l'on a retrouvé jusqu'aux rives du Danube. Mais il n'y a pas davantage de Valaques dans la Bulgarie occidentale, celle du royaume de Samuel et de ses fils: « Au XIe siècle le gros des Valaques balkaniques habitaient déjà les régions où nous les trouvons de nos jours encore — la Thessalie et les montagnes voisines vers l'Épire et les frontières de la Macédoine du Sud-Ouest. Dans la Macédoine même, alors comme maintenant, on ne trouvait que des villages valaques dispersés ou bien des caravanes nomades...»[2]) Il n'y en a pas non plus — ou si peu — dans le second empire bulgare, celui des Assênides, où pourtant les chroniqueurs de la quatrième croisade ne connaissaient que « li Blac et li Commain ». Rechercher dans ces régions les traces historiques des Valaques n'est qu'un nouveau méfait de l'impérialisme roumain, qui, après avoir achevé ses conquêtes au Nord, prépare une nouvelle expansion,

[1]) *Ouvr. cité*, pp. 135—36.
[2]) *Ibid.*, p. 209.

www.dacoromanica.ro

non moins inique, vers le Sud. M. Mutafčiev l'affirme expressément [1]).

Continuer une discussion engagée dans cet esprit ne peut aboutir qu'à des violences de langage. Ce n'est pas là notre but et, si nous avons cité les opinions de M. Mutafčiev, c'est qu'elles représentent certainement l'expression la plus catégorique et la plus véhémente d'un point de vue, que partagent aussi d'autres historiens bulgares. Il est évident qu'ils rejettent avec autant de force l'hypothèse de la formation du peuple roumain en Valachie et en Bulgarie, que les Hongrois celle de la continuité daco-romaine en Transylvanie ou certains Russes celle de la présence des Roumains en Moldavie et en Bessarabie au Moyen-Âge. Si nous devons donner raison à M. Mutafčiev, ce n'est donc pas en Bulgarie, ni dans les Balkans qu'il faut chercher l'origine des migrations roumaines. Où se trouve donc cette région mystérieuse? D'où a surgi ce peuple devenu soudain si nombreux, qu'il envahit le territoire de tous ses voisins, sans tenir compte de leurs titres légitimes de propriété et de priorité? La question a été posée à M. Mutafčiev lui-même, par M. P. Panaitescu, dans une étude critique parue il y a quelques années [2]), et l'historien bulgare lui a répondu

[1]) *Ibid.*, p. 281.

[2]) *Les relations bulgaro-roumaines au Moyen Âge*, *Revista Aromânească*, I (1929), p. 9 et suiv.

www.dacoromanica.ro

dans l'édition française de son ouvrage: « Je suis prêt, dit-il, à satisfaire sa curiosité en quelques mots, en comptant développer et documenter une autre fois et ailleurs mon opinion. Je considère comme berceau primitif des Roumains les régions de la partie Ouest de la péninsule des Balkans, plus exactement celles situées derrière les confins Nord-Ouest de la Macédoine, vers la Serbie du Sud, l'Herzégovine, une partie du Monténégro et de la Bosnie du Sud. Dispersés dans cette vaste région montagneuse, les éléments romans ayant survécu à l'époque des incursions barbares y avaient trouvé un refuge. De là une partie des Romans s'étaient répandus vers le Sud où ils arrivent au Pinde et en Thessalie, d'autres vers le Nord à travers la zône montagneuse entre la Bulgarie actuelle et la Serbie et par là vers la Transylvanie. C'est pour cette raison que dans les régions mentionnées, plus que dans n'importe quelle autre partie de la péninsule, des traces de nomenclature topographique roumaine (et non romane !) se sont conservées. Dans cette région les Valaques étaient les voisins immédiats des Albanais, ce qui explique les nombreux éléments communs aux deux langues»[1]).

[1]) *Ouvr. cité*, p. 326—27. Cette théorie n'est pas nouvelle. On la retrouve jusqu'à un certain point dans *l'Hist. de la langue roumaine* de M. Densușianu et dans les ouvrages de quelques slavisants, depuis Miklosich. Cf. là-dessus I. Bărbulescu, *L'individualité de la langue roumaine et ses éléments slaves anciens*, Arhiva, XLIV, 1937, p. 26-27.

www.dacoromanica.ro

Voilà qui est net. Si nous jetons un coup-d'œil sur la carte, nous pouvons constater que la région que l'on veut bien concéder comme patrie d'origine au peuple roumain correspond à peu près au territoire de la Yougoslavie actuelle, en exceptant la Croatie et la Slovénie. Je n'ai pas eu la possibilité de consulter sur ce point l'opinion des historiens yougoslaves et je ne saurais dire si cette théorie, d'ailleurs intéressante, de M. Mutafčiev a été commentée à Belgrade ou à Zagreb. Mais à défaut de compte-rendus ou de travaux plus récents, on pourrait nous opposer, ici aussi, cette déclaration tout à fait catégorique de ce maître des études balkaniques, qu'était Constantin Jireček:

« Les contrées situées entre les montagnes rocheuses du Monténégro, les régions voisines et les affluents de la Morava sont la patrie la plus ancienne et la plus constante du peuple serbe. C'est une région montagneuse, fraîche et pauvre, à l'Ouest une région carstique, à l'Est des montagnes boisées avec des pâturages alpestres propres à l'élévage, qui n'offrait pas beaucoup d'attraits aux conquérants. Mais elle présentait de tout temps toutes les conditions nécessaires à la vie pastorale. La position du pays favorisait le développement d'une population vigoureuse, expansive et guerrière, qui pouvait se défendre contre les attaques des peuples étrangers dans ses montagnes et ses vallées fortifiées par la

www.dacoromanica.ro

nature, mais qui avait aussi l'habitude de prendre l'offensive vers les plaines côtières de l'Adriatique et les vallées de l'Est et du Sud. Les conditions naturelles y ont déterminé ce surplus de population, que ces régions montagneuses pouvaient déverser dans les contrées de la plaine, dépeuplées par les invasions historiques...»[1]. «Le centre du pays serbe, ajoute Stojan Novaković, fut formé par la vallée de la Lim, un des principaux affluents méridionaux de la Drina. Il faut y joindre la vallée de l'Ibar, et le cours supérieur de la Morava occidentale. Pays de peu d'étendue, constitué par les pentes et les hauts plateaux d'un massif qui compte parmi les plus élevés de la péninsule. Les eaux de ces régions descendent vers la Save, le Danube et l'Adriatique... C'est un endroit désigné par la nature elle-même pour devenir le foyer d'une race»[2]. Si l'on admet d'autre part, avec le même Jireček, que l'établissement des Yougoslaves dans ces régions était entièrement achevé vers le milieu du VIIe siècle[3], il devient encore plus difficile de concilier ces deux thèses, surtout si les Roumains n'ont

---

[1]) C. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 9.

[2]) S. Novaković, *Les problèmes serbes*, *Arch. f., slav. Philologie*, XXXIII (1911), p. 441.

[3]) *Ibid.*, p. 100. Cf. S. Novakovič, *ouvr. cité*, p. 440: «la fin du VIIIe et le commencement du IXe siècle peuvent être déjà considérés comme l'époque de la cristallisation».

www.dacoromanica.ro

pas pénétré au Nord du Danube avant le dixième ou le XIe siècle. Une même région ne saurait être en même temps le berceau historique de deux nations et de deux langues différentes, l'une slave et l'autre latine. Mais alors, d'où sont venus les Roumains? Serait-ce un cas de génération spontanée, à l'aube des temps modernes? L'énigme demeure entière et la concordance de toutes ces opinions autorisées, qui nous obligent à chercher l'origine des Roumains du Moyen Âge partout, sauf en Roumanie, aboutit à cette conclusion paradoxale, mais évidente, que ce peuple qui n'a pas d'histoire, n'a pas non plus d'origine et de patrie. Ce serait vraiment à désespérer, si ce n'était risible. Ou bien faut-il revenir, après un siècle, à ce que disait déjà dans sa leçon d'ouverture à l'Académie de Iassy, Michel Kogalniceano: « N'ayant pas d'histoire, tout peuple ennemi pourrait nous dire: « Ton origine est inconnue, ton nom ne t'appartient pas plus que la terre que tu habites ». Et en vérité, ces paroles ont été prononcées par les étrangers, on a nié notre origine, notre nom a été déformé, nos terres ont été morcelées, nos droits foulés aux pieds, parce que nous d'étions pas conscients de notre nationalité, parce que nous n'avions pas sur quoi fonder et avec quoi défendre nos droits ». Cette protestation dramatique de 1843 serait-elle encore justifiée en 1937?

www.dacoromanica.ro

En tout cas, il faut bien constater que si l'on donne raison à tous les auteurs qui contestent la continuité du peuple roumain sur son territoire, sans marquer de préférence pour l'un ou pour l'autre, on aboutit avec une entière bonne foi à la plus absurde des conclusions. Si nous avons tenté d'établir ces rapprochements et ces concordances, c'est pour démontrer une fois de plus que l'on ne saurait adopter ces théories sans un examen critique d'autant plus indispensable, qu'elles sont inspirées par des sentiments hostiles à la nation roumaine, et que leurs auteurs se gardent bien de les dissimuler. Si l'on est tenté d'accuser l'école historique roumaine d'interprétations tendancieuses, pour servir à des fins patriotiques, il faut faire au moins les mêmes réserves pour les historiens et les philologues des pays voisins, qui abordent l'étude de ces questions dans un esprit tout autre que scientifique [1]). Ils attachent, il est vrai, la plus grande importance à la lettre de certains documents ou de certaines relations, sans s'apercevoir cependant — et la meilleure preuve en est le résultat final de leurs recherches — qu'ergoter sur les textes, sans se soucier des con-

[1]) On remarquera, par les citations que nous avons faites plus bas des ouvrages récents de MM. E. Gamillscheg, C. Patsch et W. von Wartburg, combien les vues et les méthodes des historiens et des philologues allemands et autrichiens s'écartent de semblables procédés.

www.dacoromanica.ro

ditions générales de la vie et du développement historique, nous écarte de la réalité presque autant, sinon davantage, qu'une lecture erronée ou une interprétation imparfaite. Nous essaierons d'appliquer ici à l'étude de ce problème une méthode différente.

III. LES ORIGINES DU PEUPLE ROUMAIN: L'ÉVACUATION DE LA DACIE

Le point de départ de la grande controverse sur l'origine des Roumains est évidemment la question de la conquête romaine de la Dacie et de son évacuation en 271, sur l'ordre d'Aurélien. On sait qu'après les guerres victorieuses de Trajan et la destruction du royaume dace, la nouvelle province, qui avait déjà depuis longtemps des relations commerciales assez intenses avec l'empire, devint une région de colonisation *ex toto orbe Romano*. Il y eut certainement, à la suite de l'exploitation des mines d'or de Transylvanie, qui apportèrent à l'empire un appoint monétaire non négligeable [1]), un véritable *gold rush* vers les nouvelles cités, une immigration si nombreuse que déjà Hadrien, qui songeait à un moment donné à évacuer ce poste avancé de la do-

[1]) J. Carcopino, *Points de vue sur l'impérialisme romain*, Paris, 1934, p. 72 et suiv.

www.dacoromanica.ro

mination romaine, pour des raisons stratégiques, dut renoncer à ce projet afin de ne pas abandonner aux Barbares le très grand nombre de colons qui s'y étaient installés depuis le règne de son prédécesseur [1]). Ce ne fut qu'un siècle et demie plus tard, après la grande crise du IIIe siècle, qu'Aurélien dut procéder à ce rétrécissement du front menacé par les envahisseurs et ramener sur le Danube la ligne de défense de l'empire. Si le récit de Vopiscus, le biographe de l'*Histoire Auguste* est sujet à caution, l'*Abrégé* d'Eutrope, qui en est probablement la source, est absolument formel, et selon M. Lot, « au-dessus de tout soupçon. On y lit: « L'Illyrie et la Mésie étant dévastées, il (Aurélien) évacua la province de Dacie, désespérant de la conserver, et établit dans la Mésie moyenne les Romains qu'il ramena des villes et des campagnes et cette Mésie moyenne il l'appela Dacie: elle sépare aujourd'hui les deux Mésies » [2]). *Abductosque Romanos ex urbibus et agris Daciae*, dit Eutrope; *sublato exercitu et provincialibus*, écrit Vopiscus. Ces textes sont évidemment catégoriques. Les inscriptions romaines retrouvées en Dacie Trajane ne dépassent pas les années 255—258.

---

[1]) C. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*, II, *Sitzungsber. d. Akad. der Wiss.*, Wien, XXVII, 1925, p. 208 et suiv. P. des discussions plus récentes, cf. L. Tamás, *ouvr. cité*, I, p. 72 et suiv.

[2]) *Ouvr. cité*, p. 281.

www.dacoromanica.ro

Depuis 256 il est clair que l'on n'y a plus frappé de monnaies [1]). En fait, depuis le désastre subi par les armées impériales dans leur lutte contre les Goths, à Abrittus en Mésie, où l'empereur Decius trouva la mort en 251, la situation en Dacie devenait militairement intenable. Pour n'être pas aussi impérieuse que l'affirment certains historiens, l'action de l'empereur Aurélien n'en était pas moins nécessaire. Les deux légions cantonnées en Transylvanie depuis la conquête, la XIIIe Gemina et la Ve Macedonica risquaient à chaque instant de se trouver isolées au milieu des Barbares, qui ravageaient déjà, en long et en large, la péninsule des Balkans. Il est évidemment plus difficile d'apprécier le nombre exact des *provinciales* qui suivirent le départ des armées et des fonctionnaires.

Pour M. Homo, le biographe si consciencieux d'Aurélien « les expressions *provinciales (vita Aureliani)* par opposition à l'armée, *populi (ibid.) Romani* (Eutropius, Rufus Festus), *ἄνδρες καὶ γυναῖκες* (Syncelle) s'appliquent à l'ensemble de la population urbaine et de la population rurale » *(abducti ex urbibus et agris populi)* [2]). Mais comment en évaluer le nombre? Pârvan estimait environ à un million

---

[1]) Cf. aussi V. Christescu, *Istoria militară a Daciei romane*, Bucarest 1937, p. 96 et suiv.

[2]) L. Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, p. 316 en n.

www.dacoromanica.ro

la population de la Dacie au moment de l'évacuation, en comptant une moyenne de dix habitants par km. carré, et en concluait que le déplacement d'une masse aussi considérable devait être difficile, pour ne pas dire impossible [1]). Les historiens hongrois, alléguant les dévastations subies par la Dacie à la suite des invasions barbares, tentent de réduire ce chiffre à deux ou trois cent mille, ce qui serait déjà plus facile à imaginer, dans une région où des migrations de cette envergure étaient assez fréquentes [2]). Il faut avouer que ces hypothèses nous paraissent également dénuées de toute certitude.

Beaucoup d'historiens, dont M. Homo lui-même, ont tenté d'interpréter ces textes, ou, selon l'expression de Renan, de les solliciter: « Toute la partie de la population qui vivait à proximité des camps légionnaires: familles de soldats, vétérans retirés du service, marchands, etc., a suivi l'armée sur la rive droite du Danube. Mais il dut rester dans les campagnes un grand nombre d'anciens habitants qui vivaient en bon accord avec les Goths, et n'avaient aucun intérêt à abandonner la province. D'ailleurs, une évacuation complète eût probablement été inexécutable, sans une nouvelle guerre; les Goths ne se seraient pas prêtés au départ de toute la popu-

---

[1]) *Inceputurile vieţii romane la gurile Dunării*, p. 8.

[2]) L. Tamás, *ouvr. cité*, I, p. 81 et suiv.

www.dacoromanica.ro

lation civile. Si cette population s'accomodait du nouveau régime, Aurélien n'avait aucune raison de se montrer plus intransigeant qu'elle »[1]). Cet argument a sa valeur; on a reconnu depuis, que cette population n'avait aucun intérêt à traverser le Danube, pour s'installer sur la rive droite, dans des régions non moins ravagées par le passage des Goths et des Sarmates que celles qu'elle aurait dû quitter, et où elle retrouvait en outre le percepteur romain, exécuteur impitoyable d'une fiscalité toujours plus oppressive[2]). Ce ne serait pas le premier cas, ni le seul, d'une entente tacite entre provinciaux romains ruinés par les dépenses militaires de l'empire, et conquérants barbares heureux d'exploiter à leur profit les redevances faciles du travail des indigènes.

On connaît par la *vie de St. Séverin*, écrite par Eugippius, l'ordre donné en 488 à « tous les Romains » d'abandonner le Norique (c'est-à-dire la Bavière au Sud du Danube) pour se réfugier en Italie; il n'a pas empêché cependant ces mêmes Romains de résider au Nord des Alpes « jusque vers le IX-e siècle, pour le moins »[3]). Et il s'agissait là, en pleine région germanique, d'une population certainement moins nombreuse et sans doute aussi plus pauvre que celle de la Dacie. À cet exemple,

[1]) L. Homo, *ouvr. cité*, p. 316—17.
[2]) Const. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, I, 2-e éd., p. 166.
[3]) F. Lot, *ouvr. cité*, *ibid.*

www.dacoromanica.ro

qu'il invoquait déjà dans une communication à l'Académie des Inscriptions, M. Iorga ajoutait récemment l'exemple de la Bretagne, où selon l'opinion d'un historien anglais, la civilisation a disparu après la retraite des légions, mais la race est restée [1]). Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que l'on ne saurait comparer la colonisation romaine et son influence dans cette province insulaire de l'extrême Nord, avec celle de la Dacie, si florissante déjà, selon Eutrope, dès le règne d'Hadrien.

« *La population rurale* semble avoir été moins touchée par ces événements, pour plusieurs raisons. À l'approche des dangers, elle avait l'habitude de se sauver avec le bétail, etc. dans les *refuges* qu'elle s'était créés, souvent déjà à l'époque préromaine, dans les forêts ou dans les marais, mais surtout aux sommets... au moyen d'éperons barrés ou d'enceintes construites en forme de rempart, de murs, de fossés, de haies, de barricades et d'obstacles de toutes sortes... La population rurale constituait, du reste, pour ses nouveaux maîtres, les Germains, une précieuse ressource et, en somme, elle n'a pas dû travailler plus dur pour eux qu'auparavant pour ses chefs romains... Ils n'avaient non plus aucun intérêt à se priver des *artisans*... qui dans les bourgades et surtout dans les villes

[1]) N. Iorga, *Istoria Românilor* I, 2, p. 347.

www.dacoromanica.ro

savaient si bien travailler le bronze, le fer, l'or et l'argent, les orfèvres, les fondeurs de bronze, les chaudronniers, les forgerons, les charrons...» [1]).

Ces lignes ont-elles été écrites par quelque partisan impénitent de la continuité daco-romaine, rebelle au témoignage catégorique des sources? Point; elles concernent l'Alsace après le départ des légions et l'installation définitive des tribus germaniques de la rive droite du Rhin, qui envahissent de nouveau la Gaule, pour n'en plus sortir, dans les premières années du Ve siècle. Ce qui semblerait prouver que l'hypothèse d'une retraite de la population rurale dans les forêts et les montagnes de la Dacie pendant les premières années de l'occupation barbare ne serait pas tellement absurde, d'autant plus qu'elle est attestée pour certains des conquérants eux-mêmes: le roi goth Athanaric, en 376, se retira avec tous les siens dans le *Caucaland, locum altitudine silvarum inaccessum et montium*, que les Sarmates venaient d'évacuer et que l'on identifie aujourd'hui à certaines montagnes du Banat. Déjà, en 367 les Goths s'étaient réfugiés dans les *Montes Serrorum*, les Carpathes, devant l'avance menaçante des légions de l'empereur Valens. Plus tôt encore, en 323, ce fut sur une hauteur boisée que l'empereur Constantin surprit au-delà du Danube, en Valachie, les bandes

---

[1]) R. Forrer, *L'Alsace romaine*, Paris 1935, p. 200—201.

www.dacoromanica.ro

de Rausimod qui venaient de ravager la Mésie Inférieure et la Thrace et les obligea à rendre les provinciaux qu'elles avaient emmenés à leur suite [1]). D'autre part, si la population civile restée en Dacie n'a pas laissé de traces épigraphiques de sa persistance à habiter les régions envahies, les émigrés installés au-delà du Danube dans les nouvelles « Dacies » créées par Aurélien, comme Auguste avait établi jadis des « Germanies » sur la rive gauche du Rhin [2]), n'en ont pas laissé davantage. Ce qui pourrait faire croire que leur nombre n'a pas été aussi grand que le laisserait supposer l'évacuation *totale* de la population civile et militaire d'une province.

Enfin, les historiens magyars eux-mêmes s'accordent à reconnaître que « pour le Banat on pourrait admettre la survivance de certains fragments romanisés au plus tard jusqu'au commencement du Ve siècle » [3]). Ils adoptent sur ce point les conclusions de M. Patsch, qui, en étudiant les déplacements des Sarmates au IVe siècle, d'une rive à l'autre du Danube, en est arrivé à déduire, de l'examen des textes et des fouilles archéologiques, une continuité de la vie économique dans cette province qui ne

---

[1]) Patsch, *Beiträge z. Völkerkunde v. Südosteuropa*, III, *ibid.* 208 (1928), pp. 18, 45, 64.

[2]) E. Albertini, *L'Empire romain*, p. 298.

[3]) L. Tamàs, *ouvr. cité*, I, p. 88.

www.dacoromanica.ro

peut s'expliquer que par la présence des provinciaux restés fidèles, non à l'empire, mais à leurs propriétés; il en conclut « qu'au Banat, comme d'ailleurs aussi en Dacie, une partie des provinciaux romains est restée sur place » [1]).

Mais pour vraisemblables que puissent paraître ces hypothèses et pour frappantes que soient les analogies avec d'autres provinces mieux connues de l'empire romain, on peut continuer à discuter indéfiniment sur la valeur des textes qui mentionnent l'évacuation, sur le silence de l'épigraphie et la pauvreté des trésors monétaires dans le centre et le Nord de la Dacie, et les conditions générales, économiques ou démographiques, qui les contredisent.

Ces arguments n'apportent rien de bien nouveau, dans un sens ou dans l'autre. Ce qu'il nous faut établir ici, ce n'est ni le degré d'authenticité d'Eutrope ou de Vopiscus [2]) ni leur concordance avec les témoignages épigraphiques ou monétaires, c'est la valeur pratique de l'action d'Aurélien et de ses conséquences pour l'avenir des provinces danubiennes et de la romanité orientale. Ce brusque transfert de populations de Dacie en Mésie est-il un fait unique, sans précédent et sans suite? L'éva-

---

[1]) Patsch, *ouvr. cité*, *Sitzungsber. Wien. Akad.*, 1925, p. 215. Cf. M. Besnier, *Hist. Romaine* (coll. Glotz), IV, p. 244.

[2]) V. la bibliographie dans Iorga, *Istoria Românilor* I, 2, pp. 333—35 en n.

www.dacoromanica.ro

cuation de la Dacie est-elle vraiment une rupture complète, une « césure définitive » dans la romanisation de cette province, romanisation qui, nous dit-on, n'avait pas avancé beaucoup pendant un siècle et demie de colonisation, avec des éléments dont bien peu étaient originaires d'Italie, dont un grand nombre, si l'on en croit les inscriptions, venaient des régions orientales de l'empire? Serait-ce vraiment, après la retraite des légions et des colons qui les avaient suivies, la fin de tout contact susceptible d'entretenir, d'une rive du Danube à l'autre, le souvenir de Rome, de sa civilisation et de sa langue? Serait-il aussi trop téméraire de prétendre que poser ainsi le problème, c'est en grande partie le résoudre?

En effet, pour les précédents, il ne serait pas difficile de trouver déjà avant la conquête romaine de la Dacie, des exemples de migrations ou d'invasions en masse, en deçà ou au-delà du Danube. Il suffit de renvoyer à l'étude si consciencieuse de M. Patsch: sous le règne d'Auguste, 50.000 Gètes ou Daces avaient passé le Danube et Strabon retrouvait leur descendants en Thrace [1]). Sous celui de Vespasien, ce furent 100.000 Transdanubiens qui furent établis sur la rive droite du fleuve, par les soins du gouverneur de Mésie, l'énergique Tiberius Plautius

[1]) Patsch, *ibid.* V, *Sitzungsber.* 214, 1932, p. 113.

www.dacoromanica.ro

Silvanus [1]). Les conquêtes de Trajan devaient provoquer par contre un reflux vers le Nord.

Quant à la romanisation, on a pu douter de son efficacité, dans une région si exposée aux guerres et aux invasions, que déjà le successeur de Trajan avait pu envisager son abandon. Elle aurait été plus complète dans un pays plus tranquille, sous un régime plus calme que celui de l'éternelle guerre de frontière contre les Daces indépendants et les Sarmates, ou les premières vagues des invasions germaniques. Et pourtant l'exemple des autres provinces du *limes* prouverait plutôt le contraire: « Il y a en France bon nombre de départements qui présentent une image bien différente, un aspect bien plus paisible, où le rôle des soldats et des forteresses disparaît presque entièrement en comparaison de celui de la population civile. Aussi, ces régions-là ont-elles parfois beaucoup mieux conservé leur caractère nettement gaulois que l'Alsace, où le pas des légions a hâté et intensifié la *romanisation*. Caracalla, en l'an 212, a donné à cette romanisation la consécration officielle, en déclarant tous les ressortissants de l'Empire romain, soit en Italie, soit dans les provinces, *citoyens romains*. En Alsace, cette romanisation s'effectuait d'autant plus vite

---

[1]) Patsch, *ibid.* V, p. 165. Cf. V. Pârvan, *Dacia*, Cambridge 1928, pp. 180—81.

www.dacoromanica.ro

que la vie de la *population civile* était intimement liée à la vie militaire »[1]).

Ne serait-ce pas aussi le cas de la Dacie? C'est d'autant plus probable que la romanisation n'est pas nécessairement un fait ethnique et qu'il est même difficile de supposer que des colons de *toutes* les régions de l'empire, véritable mosaïque de races et de nationalités, aient pu modifier dans le sens de la latinité le sang dace des premiers habitants de la province. Ce qui s'est passé dans les nouvelles provinces réunies à l'empire au début du IIe siècle, c'est surtout un fait linguistique, l'influence croissante du latin, langue de civilisation et de commandement, dont la pénétration a été plus rapide grâce à la vie des camps et à l'activité des fournisseurs et des négociants, qui étaient en relations constantes avec l'armée et l'administration militaire.

Jireček avait tenté jadis de délimiter dans la péninsule balkanique les zônes de l'influence latine et de l'influence hellénique. Sa ligne de démarcation, vérifiée plus récemment par Philippide, courait d'Alessio sur l'Adriatique à Prisrend et Skopljé, pour remonter ensuite au Nord et au Nord-Est jusqu'à un point situé entre Pirot et Bela Palanka, pour aboutir aux confins des cités grecques du littoral pontique. De nouvelles recherches sur la

---

[1]) R. Forrer, *L'Alsace romaine*, p. 107.

www.dacoromanica.ro

romanisation de la péninsule balkanique semblent avoir prouvé maintenant que cette ligne de partage est quelque peu artificielle, que la Macédoine et une grande partie des régions méridionales de la péninsule étaient latinisées ou tout au moins bi-lingues, le latin y étant parlé et écrit non moins fréquemment que le grec [1]). L'hinterland balkanique présentait donc, aux IIe et même au IIIe siècles, une base bien plus sérieuse pour la pénétration du latin au-delà du Danube et la romanisation linguistique de la Dacie, que l'on ne pouvait le supposer jusqu'ici.

Passons enfin à l'examen des *suites* de l'évacuation ordonnée par Aurélien. Déjà, sous ses successeurs immédiats et plus particulièrement au temps de la tétrarchie, la défense du Danube fut entièrement réorganisée par Galerius et Dioclétien. La ville de Tropaeum Traiani fut relevée de ses ruines, les forteresses du Danube restaurées et remises en état, *les têtes de pont rétablies sur la rive gauche*, sous le règne de Constantin [2]). En face de *Transmarisca*, l'actuelle Turtucaia, on vit s'élever *Constantiana Daphne*, de l'autre côté du Danube. L'influence romaine, affermie par les victoires de l'empereur, réduisit les Goths et les Sarmates qui occupaient alors le Banat et la Valachie actuelle

[1]) Patsch, *Beiträge*, V, p. 154 et suiv.

[2]) C. Diculescu, *Die Wandalen und die Goten in Ungarn und Rumänien*, Leipzig, 1923, p. 22 et suiv.

www.dacoromanica.ro

Soldat romain et captifs barbares du Bas-Danube
d'après le monument d'Adam-Klissi

www.dacoromanica.ro

à un tel degré de sujétion, que le fondateur de Constantinople put se glorifier d'avoir conquis une seconde fois la Dacie et renouvelé les exploits de Trajan [1]). Croyons-en le témoignage de son neveu Julien, qui était certainement loin de lui être favorable. Géographiquement, les régions de la rive gauche du Danube s'appelaient au IVe siècle et même au V^{-e} la Gothie, nom qui passera ensuite à la Crimée, dernier refuge des Goths pontiques; la rive droite, celle de la défense romaine, était à cette époque une *Ripa Gotica*. Mais les relations avec l'empire étaient fréquentes et étroites; la pénétration du christianisme le démontre aisément.

On voit les martyrs de la foi nouvelle encouragés par les évêques établis en Scythie mineure, l'actuelle Dobrogea, leurs reliques, celles de St. Sabbas, par exemple, tué en 372 sur les bords de Buzeu en Valachie, réclamées par Basile le Grand, évêque de Césarée en Cappadoce, celles de St. Nicétas transportées à Mopsueste en Cilicie. Vingt-six Goths chrétiens furent brûlés dans une église, sur l'ordre d'un lieutenant d'Athanaric: leurs restes furent pieusement recueillis par la princesse Gaatha et sa fille, qui portait le nom latin de *Dulcilla;* elles les envoyèrent à Cyzique, sur la mer de Marmara [2]).

---

[1]) Patsch, *Ibid.*, III, p. 23.

[2]) Patsch, *Beiträge*, III, *ibid.*, pp. 57—59.

www.dacoromanica.ro

Les migrations ne cessent pas: en 334, à la suite d'une révolution sociale en pays sarmate, les *Argaragantes* vaincus, au nombre de 300.000, traversent le Danube et reçoivent, par ordre de l'empereur Constantin, des tenures en Macédoine, en Thrace et en Dobrogea. En 358, l'empereur Constance opérait dans le Banat contre les Sarmates Limigantes et détruisait deux de leurs tribus. En souvenir de cette expédition, la forteresse romaine de *Constantia* se dressait encore au Ve siècle sur la rive gauche, en face de l'embouchure de la Morava [1]). Affirmer qu'après l'évacuation de 271 tout contact a été interrompu entre la Dacie trajane abandonnée aux Goths et les Dacies auréliennes des Balkans est absolument contraire à la réalité historique, bien avant le passage en masse des Goths, en fuite devant de nouveaux envahisseurs, sur le territoire de l'empire.

Ces relations transdanubiennes n'ont pas cessé après l'invasion des Huns. Ces terribles conquérants s'humanisèrent assez vite. Il y a entre la description classique d'Ammien Marcellin, les cavaliers au nez camus, vêtus de peaux de bêtes et mangeant la viande crue pressée sous la selle, et celle de Priscus, reçu une demi-siècle plus tard à la cour d'Attila, tout l'écart entre la première vague de l'invasion

---

[1]) *Ibid.*, II, pp. 182 et suiv., 190—91.

www.dacoromanica.ro

et le gouvernement d'un empire qui ne commandait pas seulement aux Barbares [1]). Tous ces empires nomades se ressemblent: l'évolution de celui des Huns, pendant sa brève existence, est assez semblable à celle de l'empire avare qui lui succéda ou même à la fortune du grand empire mongol du XIIIe siècle, dont il fut une sorte de précurseur. Les envahisseurs tatars de la Hongrie sont pour l'auteur du *Carmen Miserabile* ce qu'étaient les Huns du IVe siècle pour l'officier romain, et la réception de frère Guillaume de Rubruck par les lieutenants du Khan rappelle assez bien la relation de l'ambassadeur byzantin à la cour du roi hun. Les administrateurs succédaient rapidement aux guerriers et l'exploitation régulière des peuples vaincus au pillage désordonné de la conquête. Toujours est-il que les échanges étaient fréquents entre le *Barbaricum* soumis aux Huns et l'empire: lorsque Priscus se rendit avec son ambassade à la résidence d'Attila, il se vit réclamer une longue liste de déserteurs réfugiés sur le territoire romain et il retrouva d'autre part, chez les Huns, bon nombre de Romains qui, de gré ou de force, s'y étaient installés et y exerçaient leurs professions. À la cour du roi, on parlait et plaisantait couramment en hun, en goth et en « langue d'Ausonie », qui n'est autre chose que le latin.

---

[1]) L. Halphen, *Les Barbares*, 2-e éd., p. 28 et suiv.

www.dacoromanica.ro

Évidemment, il faut tenir compte des relations commerciales, mais il y avait encore des Romains en Pannonie, qui n'avaient pas cessé de parler leur langue. Le Danube, pas plus au Ve siècle qu'aux époques précédentes ne constituait une barrière et ne pouvait empêcher l'influence de la civilisation supérieure du monde romain: à côté du palais en bois d'Attila, se dressaient les thermes en marbre, construits pour son conseiller Onésigise par un architecte romain de Sirmium.

Mais déjà s'accentuait la pression des Slaves. Nous n'avons pas à refaire ici l'histoire de leurs invasions, que l'on trouvera, parmi tant d'autres ouvrages, dans le livre de M. Lot qui constitue le point de départ de cette étude [1]). Au VIe siècle, Jordanès les montre divisés en deux groupes principaux: les *Sclaveni* et les *Antes*. Les premiers s'étendent de la *civitas Novietunensis* et du lac de Mursa jusqu'au Dniestr et à la Vistule, les autres, « les plus puissants de tous », le long de la mer Noire, entre le Dniestr et le Dniepr. Si le lac de Mursa désigne les marais au confluent de la Save et du Danube il serait peut-être, plus plausible d'identifier *Novietunum* à *Neviodunum*, municipe romain de Pannonie Supérieure, *Νοβιόδουνον* chez Ptolémée,

---

[1]) *Les invasions barbares*, I, p. 219 et suiv.: Cf. pour Jordanes, *Getica*, 34, *M. G. H.*, *A. ant.*, V.

www.dacoromanica.ro

plus rapproché de la Save [1]) que le lointain *Noviodunum*, Isaktcha, aux embouchures du Danube. Le texte de Jordanès serait ainsi plus facile à comprendre et l'ordre de sa description plus logique.

Quoiqu'il en soit, dans les dernières années de Justin Ier, les tribus slaves avaient déjà envahi la peninsule des Balkans. Tantôt soumises aux Avars, tantôt insurgées contre les nouveaux maîtres de la steppe, elles avancent en masses compactes. Sous les successeurs de Justinien, toute la région à l'Est des Carpathes jusqu'au Danube, était devenue une *Slavinie*, comme elle avait été jadis une *Gothie*. La toponymie prouve que les Slaves avaient franchi l'arc des Carpathes et qu'ils avaient pénétré aussi en Transylvanie. Bientôt leurs avant-gardes assiégèrent Thessalonique et pénétrèrent jusqu'en Morée, qui deviendra pour des siècles un pays slave. Il semble que ce flot, dont la marée s'étale sur toute la péninsule des Balkans du VIIe siècle « avec une puissance irrésistible » [2]), ait tout effacé et ne laisse

[1]) V. sur cette ville V. Pârvan, *Dacia*, p. 165 et B. Saria dans Pauly Wissowa, *R. E.* s. v. *Neviodunum*. Il est en effet plus logique d'indiquer d'abord les limites *occidentales* du monde slave et de passer ensuite au Dniestr et à la Vistule, que de sauter de la Dobrogea à la Save et de revenir ensuite aux régions orientales des Antes. Les Slaves sont d'ailleurs signalés aux confins de l'Istrie à la fin du VIe siècle.

[2]) Lot, *ibid.*, p. 221. Cf. L. Niederle, *Manuel de l'Antiquité slave*, I, p. 47.

www.dacoromanica.ro

plus subsister aucune trace de romanité, en deçà ou au-delà du Danube.

Et pourtant, même à cette époque qui, bien plus que celle d'Aurélien, devrait marquer une « césure », les éléments romans ou romanisés ne cessent de traverser le Danube et de se mêler aux nouveaux envahisseurs. Lorsqu'en 578, le Khan des Avars, allié aux Romains de Constantinople, pénétra en Valachie pour y attaquer les Slaves dans leurs propres quartiers, il y trouva, selon Ménandre, une province riche non seulement en aliments et butin de toute nature, mais aussi en prisonniers romains enlevés par ces mêmes Slaves au cours de leurs expéditions dans les Balkans [1]). Au VIIe siècle, sous le règne d'Héraclius, les *Actes de Saint Démétrius* de Thessalonique mentionnent l'établissement en Pannonie de toute une population captive, enlevée par les Avars dans les provinces balkaniques. « Ces captifs, depuis cette époque, s'étaient mélangés aux Bulgares, Avars et autres peuples et ayant eu une progéniture de leur alliance mutuelle formèrent un peuple nombreux et immense. Chaque enfant reçut de son père les traditions et l'activité de sa race, selon les mœurs romaines... (Les descendants) se communiquaient les uns aux autres le souvenir de l'ancienne patrie de leurs pères et allumaient

---

[1]) C. Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 87.

www.dacoromanica.ro

ainsi mutuellement dans leurs cœurs le désir du retour, car plus de soixante ans environ s'étaient écoulés depuis que leurs pères avaient subi la dévastation des barbares »[1]). Ils finirent par convaincre Couber ou Coubrat, le chef que le Khan des Avars leur avait donné, comme à un peuple distinct; après s'être insurgés contre ce dernier, ils passèrent le Danube et vinrent s'établir dans « les villes de leurs pères », jusqu'au champ Céramésien, près de Thessalonique. Quoi que l'on puisse penser de l'ampleur de cette double migration, il n'en est pas moins évident que le va-et-vient des captifs et des émigrants d'une rive à l'autre du Danube n'avait pas cessé, malgré l'invasion slave et sans doute justement à cause d'elle. L'établissement de la domination bulgare sur les tribus slaves balkaniques et danubiennes, ne devait pas l'interrompre davantage; au début du IXe siècle, si l'on en croit Syméon le Logothète, Kroum devait encore constituer une sorte de « Macédoine » en Valachie danubienne, avec la population qu'il y avait transportée de la péninsule balkanique; ces émigrés devaient, à travers toutes sortes d'aventures, regagner le territoire byzantin vers 837—838, sous le règne de

---

[1]) Cf. O. Tafrali, *Thessalonique des origines au XIVe siècle*, Paris 1919, p. 127 et suiv. Le retour aurait eu lieu vers 678, Lot, *ouvr. cité*, I, p. 270.

www.dacoromanica.ro

Théophile [1]). N'oublions pas, enfin, que ces déplacements massifs de populations constituaient pour l'empire byzantin une tradition politique en même temps qu'un facteur de sécurité. Encore au début du IXe siècle, l'empereur Nicéphore Ier ordonnait de rassembler des chrétiens dans tous les thèmes de l'empire, de liquider à bref délai leurs possessions immobilières et de les établir en « Slavinie », dans des « confins militaires » qu'il voulait créer sur la frontière bulgare [2]). Les Isauriens avaient déjà pratiqué sur une large échelle cette politique de colonisation, dont Rome avait jadis fourni maint exemple. Dans les Balkans, les migrations ont toujours présenté ce double aspect, de l'initiative privée et de l'acte d'autorité, qui se complètent ou s'opposent, selon les circonstances.

Jireček avait déjà observé, qu'à mesure que la péninsule s'emplissait des Slaves, qui avançaient vers l'Égée et l'Adriatique, la Dacie se vidait des tribus qui l'occupaient au VIe siècle, presque toute entière, et que les éléments restés au Nord du Danube devaient être absorbés par la population

---

[1]) N. Adontz, *L'âge et l'origine de Basile I-er*, *Byzantion* VIII (1933) pp. 478—79. Cf. H. Schönemann, *Die Kenntnis der byz. Geschichtsschreiber v. der ältesten Gesch. der Ungarn*, Berlin-Leipzig, 1922, pp. 4—5.

[2]) H. Monnier, *Etudes de droit byzantin*, *Nouv. Rev. hist. de dr. franç. et étr.* XIX (1895), pp. 64—65.

www.dacoromanica.ro

roumaine [1]). Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que la population romane restée en Dacie avait reçu presque sans interruption, des renforts constitués soit par les captifs enlevés par les Slaves et les Avars, soit sans doute aussi par l'émigration de la population romane des Balkans, refoulée vers le Nord à la suite de l'établissement des tribus slaves au-delà du Danube. L'historien roumain Radu Rosetti avait été jusqu'à expliquer la formation du peuple roumain uniquement par le mélange des Slaves, qui occupaient les régions danubiennes, avec les captifs de la population romanisée qu'ils ramenaient de la péninsule balkanique [2]). Cette hypothèse a paru à juste raison trop simpliste. Il s'agit en réalité de trois couches ethniques successives:

I. les colons romanisés, restés en Dacie après la retraite des légions, dont il est évidemment impossible de préciser le nombre;

II. les captifs entraînés au-delà du Danube par les conquérants germaniques, huns, avars ou slaves;

III. la population romanisée de la région balkanique, principalement celle des deux Dacies auréliennes, qui a dû repasser le Danube, pour fuir la double pression des Slaves qui s'installaient

---

[1]) Jireček, *ouvr. cité*, I, p. 101.

[2]) R. Rosetti, *Pământul, sătenii și stăpânii în Moldova*, I (seul paru), Bucarest, 1907, p. 21.

www.dacoromanica.ro

d'une part en Bulgarie, refoulaient en Thessalie et en Épire les futurs Vlaques du Pinde, et occupaient de l'autre les régions de la Yougoslavie actuelle. De cette invasion ou plutôt de ce retour, la tradition historique des Slaves a conservé le souvenir. La chronique dite de Nestor, écrite à Kiev vers l'année 1100, affirme nettement qu'avant l'invasion des Hongrois, dans les dernières années du IXe siècle, les Vlaques avaient conquis les Slaves de Pannonie et des régions voisines [1]).

Ce ne devait pas être du reste le dernier échange de populations dans ces contrées. Une migration en sens inverse a dû se produire à la suite de l'invasion hongroise elle-même. Le géographe anonyme qui écrivit au début du XIVe siècle une description de l'Europe orientale pour servir de guide aux expéditions des rois angevins de Sicile, mentionne dans la péninsule des Balkans, « entre la Macédoine, l'Achaïe et Thessalonique » le grand peuple des Vlaques, qui autrefois avaient été bergers des Romains et que les Hongrois avaient chassé de leurs pâturages [2]). Il ne serait pas étonnant, en effet, que l'arrivée des Magyars et leurs invasions dans la première moitié du Xe siècle, ait déterminé un reflux des Romans de Pannonie et de Dacie vers le Sud, ce

[1]) *Chronique dite de Nestor*, éd. Léger, XIX, p. 19.

[2]) O. Górka, *Anonymi Descriptio Europae Orientalis*, Cracovie, 1916, p. 13.

www.dacoromanica.ro

qui expliquerait le nombre tout de même considérable des « Vlaques » dans la péninsule balkanique aux derniers siècles du Moyen Âge. Ces vastes mouvements de populations sont loin de constituer un phénomène spécifique de l'histoire roumaine. En étudiant l'évolution du serbo-croate, on est arrivé à la conclusion qu'il s'est produit un double déplacement, en sens contraire, des éléments ethniques qui représentent les nuances dialectales du parler yougoslave. À l'expansion balkanique des tribus slaves de la première heure, a succédé, sous la pression de l'invasion turque, un reflux toujours plus accentué à partir du XVe siècle, du Sud au Nord et au Nord-Ouest, qui a laissé des traces évidentes dans l'évolution linguistique [1]). Une certaine instabilité territoriale, des mouvements « métanastasiques » ou changements d'habitats ont toujours caractérisé la démographie médiévale de cette partie de l'Europe.

Que faut-il retenir de cette interminable série de migrations qui traversent le Danube, presque à chaque siècle, depuis la fin de la domination romaine au-delà du fleuve, jusqu'au rétablissement de la souveraineté de l'empire byzantin, après les guerres

---

[1]) A. Belić, *Le caractère de l'évolution du serbo-croate*, *Le Monde Slave*, II (1925), p. 34—35. Cf. I. Cvijić, *Des migrations dans les pays yougoslaves*, *Revue des Et. Slaves*, III (1923), p. 5 et suiv. et *La péninsule balkanique*, p. 112 et suiv.

www.dacoromanica.ro

victorieuses des empereurs de la dynastie macédonienne? Qu'il n'y a jamais eu de séparation totale, de « césure définitive » entre les deux rives du fleuve. Il est évident, et on le comprend encore mieux si l'on examine les arguments tirés de la philologie et de la linguistique, que le peuple roumain ne s'est pas formé *seulement* en Dacie, par le seul fait des colons abandonnés par Aurélien et mêlés aux Slaves. Il est clair qu'ils ont dû recevoir l'appoint des éléments romanisés de la péninsule balkanique, qui ont pu s'y développer dans un milieu plus favorable à la conservation de la latinité.

Mais il est tout à fait inexact de supposer que le territoire occupé actuellement par les Roumains a été entièrement abandonné par leurs ancêtres et qu'il n'y a plus eu aucun contact entre les provinces envahies par les Barbares et celles défendues par l'empire romain. Historiquement, ce fait est établi d'une façon indiscutable: au IVe siècle, au Ve, au VIe, au VIIe et au IXe, des populations entières ont traversé le Danube, du Sud au Nord et du Nord au Sud. C'est de ce contact permanent, de cet échange continuel dans lequel l'évacuation d'Aurélien n'est qu'un épisode, qu'est issue l'unité du peuple roumain et de sa langue, ainsi que sa position géographique actuelle. Il nous reste à examiner le problème linguistique, tel que l'ont défini les travaux récents et aussi à expliquer le silence

www.dacoromanica.ro

des sources qui a frappé les historiens modernes. On trouvera dans ces considérations, du moins je l'espère, la confirmation des faits historiques dont nous avons invoqué le témoignage.

IV. LES ORIGINES DU PEUPLE ROUMAIN: L'UNITÉ LINGUISTIQUE[1])

Les arguments d'ordre linguistique viennent renforcer la thèse de l'immigration, adoptée par M. Lot. Selon lui, le passage d'un certain nombre de mots albanais dans la langue roumaine indiquerait clairement le voisinage des réfugiés de la Dacie aurélienne avec la Dardanie et la Prévalitanie, habitat primitif des Albanais. Mais cet argument vaut encore devantage pour le latin lui-même. « En Dacie sud-danubienne les Daco-Roumains se trouvaient dans un pays où la langue usuelle était le latin, alors que dans la Mésie inférieure c'était le grec... La latinisation des Daces s'expliquerait bien mieux si les futurs « Roumains » descendent des réfugiés installés au Sud du Danube en 271 et plongés dans un milieu illyro-romain » [2]). Nous savons aujourd'hui que la ligne de démarcation entre les régions de

[1]) Je dois la plupart des références de ce chapitre à l'obligeance de mon ami M. A. Rosetti, professeur à l'Université de Bucarest.

[2]) *Les invasions barbares*, I, p. 286.

www.dacoromanica.ro

langue latine et de langue grecque était beaucoup moins précise, dans les provinces balkaniques, qu'on ne l'admettait jusqu'ici. Mais voici qu'une autre considération va dans le même sens: « Les linguistes ont remarqué que la langue roumaine parlée en Transylvanie, en Valachie, en Moldavie, n'offre pas de particularités dialectales, du moins accusées. C'est un indice que l'occupation de ces contrées par des gens parlant « roumain » ne remonte pas à une haute antiquité (IIe — IVe siècle, par exemple). Il y a plus: entre le daco-roumain parlé aujourd'hui au Nord du Danube, et le macédo-roumain parlé au Sud, en Macédoine, en Thessalie, en Épire, en Grèce, par les « Aroumins », il n'existe pas de différence profonde. On a simplement affaire à deux aspects d'une même langue » [1]). Raison de plus pour croire à une séparation relativement récente des deux idiomes et pour supposer que l'unité linguistique si remarquable du peuple roumain est dûe à l'immigration des « Daco-Illyriens », du Sud au Nord du Danube.

Ces considérations ont évidemment leur valeur et nous obligent à préciser une question de méthode. Si l'on en croit l'un des principaux linguistes roumains actuels, M. Sextile Puşcariu, « la solution de « la question des Roumains » appartient à l'histoire.

---

[1]) *Ibid.*, p. 287.

www.dacoromanica.ro

La linguistique peut offrir à l'historien un matériel précieux; mais elle ne doit point prétendre résoudre le problème à elle seule... l'historien doit tout d'abord entreprendre par ses propres moyens la reconstitution de la période roumaine ancienne; le linguiste aura à contrôler, et si possible à compléter celle-ci avec ses matériaux »[1]. Or l'étude des faits historiques, au sens strict de ce terme, nous livre peu de chose: les textes, pour des raisons que nous aurons l'occasion de développer plus loin, tiennent compte des conquérants bien plus que des populations qu'ils soumettent à leur domination. La seule conclusion que l'on en puisse tirer avec certitude, c'est le passage continuel, d'une rive à l'autre du Danube, de convois de captifs ou d'émigrants, de la fin du IIIe siècle au début du IXe, échanges fréquents, sans grandes conséquences politiques, peut-être, mais dont l'influence linguistique est évidente. C'est pourquoi il nous faut inverser le problème, et considérer que c'est plutôt à l'historien de contrôler, avec les moyens assez faibles dont il dispose, les données que les recherches du linguiste peuvent lui fournir. Ce n'est pas là, du reste, une des moindres difficultés de notre tâche.

Reprenons donc les arguments linguistiques dans l'ordre dans lequel ils ont été exposés. Les re-

[1]) S. Puşcariu, *Études de linguistique roumaine*, Cluj—Bucarest, 1937, p. 110.

www.dacoromanica.ro

cherches de M. Kr. Sandfeld sur les langues balkaniques [1]) et leur parenté semblent donner plus de poids aux théories qui voudraient expliquer la présence des mots albanais en roumain, par un contact entre les deux peuples et des emprunts réciproques entre les deux langues. Mais c'est justement cette dernière condition qui fait défaut dans ce cas: « il est bien établi maintenant, nous dit un linguiste qui a effectué des recherches récentes dans ce domaine, que les emprunts de vocabulaire supposent un prestige social ou culturel pour le peuple qui fournit les mots. À quelle époque peut-on croire que les Albanais ont été tellement supérieurs aux Roumains, pour que les derniers aient emprunté aux premiers des termes de civilisation tels que « foyer », « vieillard » etc.? Et même en admettant cette supériorité des Albanais, ceux-ci auraient dû emprunter à leur tour au roumain quelques mots au moins, concernant des genres d'activité où les Roumains étaient tout de même supérieurs. Il est impossible d'admettre que les Roumains ont tout emprunté à l'albanais et les Albanais presque rien au roumain... En fait, il est certain à priori que les langues balkaniques ont conservé un nombre de mots appartenant au substrat. Partout où les faits

---

[1]) *Linguistique balkanique, problèmes et résultats*, Paris 1930 (Coll. linguistique publ. p. la Soc. ling. de Paris, XXXI).

www.dacoromanica.ro

sont vérifiables, nous constatons que le vocabulaire des langues a été influencé par celui du substrat. Rien ne nous empêche de croire que cette affirmation vaut également pour les langues balkaniques. Bien entendu, le substrat pourrait être différent pour chacune de ces langues. Mais du moment que nous trouvons un fonds inexplicable par les données historiques et que ce fonds est à peu près commun aux langues parlées dans les Balkans, on peut admettre, sans crainte de se tromper, que nous tenons des éléments appartenant au substrat commun »[1]).

Quel est ce substrat: est-il thrace ou autre? C'est ce qu'il est difficile de préciser dans l'état actuel de nos connaissances. Mais il est certain que des éléments non seulement préslaves mais préromans ont subsisté dans le vocabulaire des langues balkaniques et même dans les noms de lieux de la péninsule. À l'époque des invasions slaves, à la fin du VIe siècle, ils affleuraient encore dans la toponymie, si nous en croyons le témoignage des chroniqueurs byzantins; en voici un exemple à ajouter à d'autres: *Σαβουλὲν δὲ Μανάλιον ὁ τόπος ὠνόμασθαι ἐπιχωρίῳ προσηγορίᾳ τινὶ* écrivait Théophylacte Simokatta, en décrivant la marche d'une armée

---

[1]) A. Graur, *Coup d'oeil sur la linguistique balkanique*, *Bulletin linguistique de la Fac. des lettres de Bucarest*, IV, (1936), pp. 34—35.

www.dacoromanica.ro

impériale de Marcianopolis vers l'Hémus [1]). Même pour des profanes, il est clair que le nom de cette localité n'a rien de slave, ni de roman: il fait peut-être partie de ce même substrat, qui explique selon les uns, les traits communs aux langues balkaniques, à un moment où elles ne peuvent plus s'influencer. Voilà aussi pourquoi il devient inutile, pour la parenté de l'albanais et du roumain, de rechercher un contact territorial qu'il est si difficile d'établir historiquement. On peut donc renoncer à l'hypothèse de Pârvan, qui transplantait les ancêtres des Albanais dans les Carpathes, sans avoir besoin de recourir, sur ce point, à celle de M. Densusianu qui ramenait les Roumains primitifs jusque sur les bords de l'Adriatique [2]).

En ce qui concerne le parler roman dont devrait nécessairement dériver l'unité linguistique de la langue roumaine, les données historiques ne confirment guère l'hypothèse qui en restreint la formation au milieu illyro-romain et aux régions occidentales de la péninsule balkanique. Il est vrai qu'au VIe siècle, une inscription de Sirmium, que l'on peut dater de 580 environ, gravée en grec par un soldat ou un ouvrier connaissant imparfaitement cette langue, invoque l'aide du Seigneur pour pré-

---

[1]) Ed. Bonn, II, 11, p. 89.

[2]) Cf. Sandfeld, *ouvr. cité*, p. 143, Densusianu, *Hist. de la langue roumaine*, I, p. 349.

www.dacoromanica.ro

server de l'invasion des Avars la *Romanie* [1]). Il est incontestable que l'on a affaire ici à cette notion de la *Romania* opposée au territoire occupé par les Barbares, notion qui apparaît dans tout le monde romain au IVe siècle [2]) et qui a persisté de toute évidence avec plus de force, à cette époque, dans l'empire d'Orient, le seul qui maintenait encore, après la débâcle de l'Occident, l'idée d'un État et d'une frontière. J'ai montré ailleurs pourquoi ce terme n'implique pas nécessairement l'existence d'une autonomie politique [3]), mais il n'en est pas moins vrai qu'il suppose la notion d'une romanité. La région de Sirmium, sur la rive serbe du Danube, semblerait confirmer l'hypothèse que nous repoussions tout à l'heure. Mais voici qu'en 587, les chroniqueurs byzantins rapportent que les troupes des généraux Martin et Commentiolus, qui opéraient contre les Avars dans les défilés de la Bulgarie orientale, se débandèrent la nuit, à la suite d'une panique provoquée par le cri de *retorna* ou *torna, fratre*, poussé par un soldat qui avait vu glisser le chargement d'une bête de somme. On a beaucoup discuté au sujet de ce terme, où l'on a vu longtemps quelque commandement latin, encore en usage dans

---

[1]) V. p. la bibliographie mes *Privilèges et franchises municipales dans l'empire byzantin*, Bucarest, 1936, p. 63.

[2]) Cf. Tamás, *ouvr. cité*, I, p. 28 et suiv.

[3]) *Privilèges et franchises*, p. 64—65.

www.dacoromanica.ro

les armées byzantines; mais l'expression *frater* ou *fratre* est bien trop familière et les textes mentionnent expressément que ces mots appartenaient à la langue du pays, *ἐπιχωρίῳ τῇ γλώττῃ, τῇ πατρῴᾳ φωνῇ*, ce qui devrait ne laisser aucun doute à ce sujet [1]). Et déjà en 545, Procope mentionne le subterfuge d'un Ante transdanubien, donc d'un Slave de la Moldavie actuelle, qui pouvait se faire prendre pour un général byzantin, parce qu'il parlait couramment le latin, tel qu'il pouvait l'avoir appris dans cette contrée [2]). Il serait assurément téméraire de déduire de ces témoignages l'existence de la langue *roumaine* à cette époque, mais l'on doit nécessairement en conclure que le *roman* dérivé du *latin* vulgaire était encore parlé d'un bout à l'autre de la péninsule des Balkans et même au-delà du Danube.

Il n'est plus besoin de souligner aujourd'hui le rôle fondamental du latin dans la formation de la langue roumaine. L'on a pu dire de l'Angleterre, où la première conquête de Rome n'a guère laissé d'autres traces dans le vocabulaire britannique moderne, que les termes qui désignent l'empereur, la route et le mur, que non seulement on y trouve des monuments romains, mais qu'elle est elle-même

---

[1]) Cf. Philippide, *Originea Românilor*, I, p. 506 et suiv.

[2]) *De bello Gethico*, III, c. 14. Cf. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, p. 18.

www.dacoromanica.ro

un monument romain [1]); comment qualifier une langue qui se sert des termes latins pour exprimer les idées essentielles, d'un usage quotidien, et emprunte aux étrangers des termes spéciaux, pour désigner certaines occupations et certaines professions ou classes sociales?

Évidemment, les termes qui indiquent une civilisation supérieure, une vie non seulement pastorale, mais agricole, des notions religieuses qui se rattachent directement à l'Église du Bas-Empire n'ont pu se conserver et se développer que dans les cités de la rive droite du Danube. C'est là que se trouvaient dans les premiers siècles du Moyen Âge, après la destruction des villes de Dacie, les cités épiscopales [2]), les chefs-lieux administratifs et militaires de l'empire, qui favorisaient les échanges commerciaux et la vie policée, dont pouvait naître une langue d'une évolution aussi rapide que celle du roumain primitif. Il est également certain que les quatre dialectes principaux de cette langue, le daco-roumain, l'aroumain, le mégléno-roumain et l'istro-roumain sont si rapprochés par leurs lois phonologiques, leurs concordances sont si frappantes qu'« il n'est pas possible de ne pas reconnaître là une seule et même langue... nous sommes obligés

[1]) Cf. A. Maurois, *Histoire d'Angleterre*, p. 39.

[2]) Cf. E. Honigmann, *Les listes des évêques de Nicée*, *Byzantion* XI, (1936), p. 447.

www.dacoromanica.ro

d'admettre qu'avant la division en quatre dialectes, les Roumains ont eu un habitat commun, où les innovations linguistiques pouvaient se répandre de toutes parts par une communication directe d'homme à homme »[1]). Mais est-il donc nécessaire de supposer pour cet habitat commun, cette région primitive de grande communication linguistique, un *berceau* délimité par des considérations forcément arbitraires? On ne saurait nier qu'il y a des exemples de pareilles extensions; il est des langues dont le point de départ est un domaine tout à fait restreint, moins qu'une province, un canton, et dont l'aire de développement dépasse les limites d'un continent: le latin lui-même a connu pareille fortune. Mais ce destin linguistique est celui des peuples conquérants, de ceux dont la mission est celle que le peuple romain s'est donnée: *regere imperio populos*. Peut-on en dire autant de ses descendants, de la romanité balkanique et danubienne? Ce serait contraire à tout ce que nous apprennent les sources historiques.

« L'histoire nous apprend que dans l'Orient européen de l'Empire romain, aux premiers siècles de notre ère, l'immense espace qui s'étend entre l'Adriatique et la mer Noire, sur les deux rives de la Save et du Danube, avec des bandes se dirigeant çà et là fort loin vers le Nord et le Sud, était habité par une

---

[1]) S. Puşcariu, *ouvr. cité*, p. 68.

www.dacoromanica.ro

population de langue romane. Aujourd'hui — exception faite de la côte dalmate — dans tout l'Orient de l'Europe les Roumains sont les seuls à parler la langue romane jadis si répandue et nous savons que ces Roumains eux-mêmes ne s'étendaient pas vers l'Est aussi loin qu'aujourd'hui. Le roumain apparaît donc, contrairement à l'ancienne langue romane d'Orient, comme une langue qui a perdu en extension au Sud du Danube; c'est d'ailleurs tout naturel, si nous pensons que ces Latins d'Orient étaient un peuple non point conquérant, mais conquis »[1]). Nous ne mentionnerons ici que pour mémoire les éléments roumains retrouvés en Pannonie et dans les Carpathes du Nord et du Nord-Est; il suffira de renvoyer à l'ouvrage de M. N. Drăganu [2]), qui a d'ailleurs soulevé, ainsi qu'il fallait s'y attendre des critiques hongroises [3]). Mais c'est toujours aux travaux de M. Puşcariu qu'il nous faut revenir, pour nous rendre compte de l'état exact des questions et des théories en présence. Il a posé le problème très clairement dans la dernière partie de son étude sur la reconstitution du roumain primitif:

---

[1]) *Ibid*, p. 75.

[2]) *Românii în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei şi a onomasticei*, pp. 41, 326 et suiv.

[3]) Cf. L. Tamás, *ouvr. cité* et surtout I. Kniesza, *Pseudorumänen in Pannonien und in den Nordkarpathen*, *ibid.*, p. 97 et suiv.

www.dacoromanica.ro

« Il ne reste donc, dit-il, que trois possibilités, qui ont d'ailleurs été soutenues toutes les trois: on peut admettre que ce développement commun de l'ancien roumain a eu lieu: *a)* seulement en Dacie, *b)* ou seulement dans la péninsule des Balkans, *c)* ou en Dacie et dans la péninsule des Balkans, car il y avait des communications entre ces contrées. Le premier de ces points de vue semble aujourd'hui complètement abandonné; ni historiens, ni linguistes ne penchent plus à le soutenir. Le second point de vue, à savoir que la nationalité et la langue roumaine seraient nées au Sud du Danube, et que les Daco-Roumains actuels auraient immigré dans leur habitat présent vers la fin du Moyen Âge trouve plus de partisans parmi les linguistes que parmi les historiens » [1]).

S'il s'agit en effet de coordonner les données linguistiques avec celles des sources historiques, il est impossible de ne pas aboutir logiquement au troisième point de vue: celui de la formation de la langue roumaine primitive dans toute la région qui s'étend de l'ancienne Dacie trajane, au-delà du Danube, aux provinces thraces et illyriennes de la péninsule balkanique. Sans doute, il y a eu deux périodes distinctes dans l'évolution de cette langue: l'une, la première, qui s'achève avec l'invasion des

---

[1]) S. Puşcariu, *ouvr. cité*, p. 111.

www.dacoromanica.ro

Slaves dans les Balkans, où le centre de gravité de la romanité orientale en formation se trouve évidemment au Sud du Danube, là où l'empire a pu conserver les cités, les marchés, les évêchés; l'autre, la seconde, qui nous montre une langue nouvelle, déjà pénétrée d'éléments slaves, dans ses dialestes septentrionaux, et une première séparation des parlers romans de cette partie de l'Europe, refoulés à la fois vers le Sud, l'Ouest et le Nord par la pression des tribus slaves avançant vers l'Adriatique et l'Égée. Si l'on étudie d'ailleurs les différences dialectales du roumain primitif, on est frappé de constater que la vraie limite entre les particularités du Nord et du Sud, la frontière qui semble écarter la possibilité d'une pénétration réciproque et déterminer la séparation des domaines linguistiques est plutôt le Mureş que le Danube [1]). Voilà qui confirmerait nettement la supposition, que nous pouvions déjà déduire de l'examen des faits historiques, que le Danube n'a jamais été une barrière et que le contact entre les populations de langue romane de l'une et de l'autre rive n'a jamais cessé entièrement. Enfin il ne faut pas négliger le facteur de l'invasion magyare et son influence sur le peuplement de l'Europe danubienne dans la première moitié du

---

[1]) *Ibid.*, p. 115—16.

www.dacoromanica.ro

Xe siècle: certaines différences linguistiques peuvent y trouver leur origine. C'est ainsi que l'on croit aujourd'hui que les Aroumains ont été séparés de la masse principale du peuple roumain plus tôt que ses autres ramifications; « il y a en effet des concordances mégléno-istro-dacoroumaines, et surtout istro-dacoroumaines, qui ne sont plus connues des Aroumains. La vieille empreinte slave est aussi moins forte dans leur langue que dans les autres dialectes » [1]).

Quant à tout réduire aux migrations pastorales et aux effets de la transhumance, il n'y a pas de raison pour que les Roumains ainsi émigrés au Nord du Danube n'aient pas disparu comme les bergers d'Istrie, de Galicie ou de Moravie qui ont fini par se fondre dans la masse des populations slaves environnantes. Nous sommes obligés de croire, à défaut de tout autre argument, que les éléments refoulés par le passage des Slaves, au Nord du Danube, dans les régions daces que ceux-ci venaient de quitter, y ont trouvé l'appoint d'une population romane qui avait persisté après la conquête bar-

---

[1]) *Ibid.*, p. 119. Cf. cependant pour l'istro-roumain l'opinion différente de MM. Densușianu et A. Rosetti. V. l'article de ce dernier, *Asupra repartisărei dialectale a istroromînei*, *Grai și suflet* V, p. 1 et suiv.

www.dacoromanica.ro

bare [1]), et que les immigrations successives de captifs ou d'artisans ramenés de la péninsule balkanique avaient conservée dans la tradition de la latinité vulgaire. Sans quoi, les termes essentiels et primordiaux de la vie de famille, de la vie religieuse, de l'économie agricole — et non seulement pastorale — n'auraient pas l'origine latine qu'ils ont gardée jusqu'à nos jours en roumain. C'est aussi pourquoi, de toutes les théories qui ont eu cours depuis un siècle sur cette question si controversée, il nous semble devoir retenir, à la suite de l'examen des faits linguistiques et des travaux des spécialistes en cette matière, les conclusions des ouvrages d'Onciul, au point de vue historique et de Philippide au point de vue linguistique, que réunit et corrige la synthèse de M. Sextile Puşcariu. C'est ce que j'avais tenté d'indiquer il y a déjà quelques années, dans une esquisse sommaire des origines et de la formation historique du peuple roumain [2]). La formation du peuple rou-

---

[1]) W. von Wartburg, *Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume*, *Zeitschrift für romanische Philologie*, LVI (1936), p. 17: « Es kann wohl heute als erwiesen gelten, dass zahlreiche Romanen auch nach 257 in Da ien verblieben sind, dass sie unter und mit den wechselnden germanischen, slavischen, mongolischen Herrenvölkern gelebt und diese überdauert haben, und dass sie zum Grundstock der heutigen Rumänen geworden sind ».

[2]) En allemand: *Geschichtliche Herkunft und Entwicklung des Rumänischen Volkes*, *Völkermagasin*, IV, 1929; en français dans l'*Indépendance Roumaine* du 20 et 21 juin 1929.

www.dacoromanica.ro

main, disais-je alors, est l'épilogue du procès de romanisation du Sud-Est de l'Europe. La pénétration latine dans les Balkans et la vallée du Danube, du IIIe siècle avant J.-Chr. jusqu'au IIIe siècle de notre ère, marque les progrès d'une langue et d'une civilisation plutôt qu'une modification essentielle des régions thraces et illyriennes. L'immigration italienne n'a pas été assez intense pour transformer radicalement les couches profondes et le sang de la race, mais le génie de Rome a imposé aux populations de ces contrées ses lois, ses mœurs et ses usages, et surtout, ajouterai-je aujourd'hui, l'essentiel de son vocabulaire. Les frontières politiques du monde romain ont subi de ce côté des variations considérables; la conquête de Trajan les a portées au-delà du royaume dace de Boirebista et de Décébale et le recul stratégique d'Aurélien les a ramenées, en 271, à la ligne du Danube. Mais l'empreinte indélébile de Rome en Dacie n'a pas été seulement l'œuvre de l'annexion et elle n'a pu être effacée par l'évacuation militaire; c'est par l'usage du latin, plus encore que par les colonies de vétérans et les *cives Romani negotiandi causa in Dacia consistentes* qu'elle a pu survivre à la domination politique de l'empire. Au IVe siècle, la *Romania* orientale dépassait au Nord les limites de l'empire d'Orient, mais son centre était sur la rive droite du Danube et rejoignait, par

www.dacoromanica.ro

la vallée de la Morava, les régions romanisées de la *via Egnatia*. Après la pénétration des Slaves, aux cours des VIe et VIIe siècles, dans toute la péninsule balkanique, la situation a été profondément modifiée. Sans doute, les futurs Aroumains ont dû être refoulés vers le Pinde et la Thessalie, les ancêtres des Méglénoroumains se mêler peu à peu aux Bulgares, et le centre de la romanité orientale, dont le peuple roumain moderne est issu, a dû se trouver déjà reporté vers le Nord, dans les régions de la Dacie trajane que les Slaves lui avaient abandonnées et qu'il a dû, comme en témoigne la chronique de Nestor, conquérir sur les quelques tribus qui l'occupaient encore. L'unité linguistique du peuple roumain n'est pas nécessairement un argument pour prouver la date récente de son établissement dans les contrées qu'il occupe actuellement. Pas plus que l'unité de la langue russe, presque dépourvue de dialectes dans l'immense espace qu'elle occupe de nos jours, celle de la langue roumaine ne saurait être considérée autrement qu'une particularité caractéristique [1]), parfaitement explicable d'ailleurs, au point de vue historique, par l'interchange continuel des populations d'une rive à l'autre du Danube et la pénétration réciproque de leurs dialectes.

---

[1]) Puşcariu, *ouvr. cité*, p. 112.

www.dacoromanica.ro

Je sais bien que l'on tire de grands effets de la toponymie slave de l'ancienne Dacie trajane, où l'on n'a conservé aucun nom de ville de l'époque romaine et la plupart des cours d'eau ont des noms nettement slaves. Peut-être faudrait-il tenir compte plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici, des traductions des noms des lieux: on a ainsi en Dobrogea et aux bouches du Danube deux exemples particulièrement saisissants. Le village de *Petra* à l'époque romaine, est devenu *Camena*, ce qui signifie la même chose en slave [1]), et *Lykostomo*, l'ancien nom grec de l'embouchure du bras de Kilia, a donné le nom moderne de *Vâlcov*, où l'on retrouve le slave *vlk*, qui correspond exactement au *λύκος*, le loup en grec [2]). Il est incontestable que l'influence slave a été très profonde dans toute cette région, pas plus profonde cependant que celle de la population romane dans l'actuelle Yougoslavie, dont la toponymie a également conservé le souvenir, surtout dans les régions de pâturages [3]), mais qui n'en est pas moins devenue, par le même procédé d'infiltration et de déplacement insensible des populations primitives, une région essentiellement slave.

---

[1]) T. Sauciuc Săveanu, *O inscripţie latină... din satul Petra, Camena de azi*, *Analele Dobrogei*, XV (1934), p. 13 de l'extrait et suiv.

[2]) V. Bogrea, dans la *Revista Istorică*, XII, (1926), p. 8 en n.

[3]) S. Novaković, *Les problemès serbes*, *ibid.*, p. 456—57.

www.dacoromanica.ro

Ce que l'on pourrait concéder aux partisans de la théorie de l'immigration, c'est que la région à l'Est des Carpathes, la Moldavie et la Bessarabie ont été certainement la dernière étape de l'expansion roumaine au Moyen Âge. Mais ceci ne justifie guère les théories de certains slavisants, car après les Slaves de Jordanès et de Procope, ces contrées ont été occupées successivement par les peuples de la steppe, Iraniens comme les Alains ou Turks, comme les Petchénègues et les Comans. C'est sur ces nomades, qui ont laissé des traces non moins évidentes de leur domination dans la toponymie de ces provinces orientales [1]), plus encore que sur les restes des tribus slaves, que les éléments avancés de la population roumaine ont conquis les territoires qui ont formé au XIVe siècle la principauté de Moldavie, détachée de l'influence du royaume apostolique de Hongrie. Mais déjà dans les dernières années du XIIIe siècle, comme l'attestent les actes des notaires génois de Caffa, des Roumains se trouvaient établis dans le milieu cosmopolite des comptoirs de Crimée [2]). Il y a là une preuve assez évidente de leur pénétration dans les vallées à l'Est des Carpathes, bien plus tôt que ne veulent l'admettre les protagonistes de l'immigration récente.

---

[1]) V. là-dessus Philippide, *ouvr. cité*, II, p. 362 et suiv.

[2]) V. mes *Actes des notaires génois de Péra et de Caffa*, p. 267.

www.dacoromanica.ro

Il y a néanmoins dans toutes ces hypothèses un fait qui demeure inexpliqué: c'est le silence des sources historiques sur cette population romane, dont les recherches linguistiques démontrent cependant l'existence et les déplacements. C'est l'argument *ex silentio* dont on a tant de fois tiré parti, pour contester aux Roumains toute continuité et toute permanence sur leur territoire. Il y a lieu d'examiner cette question séparément et nous devrons forcément poser le problème du sens exact des noms, que les relations et les textes divers du Moyen Âge attribuent aux populations des pays balkaniques et danubiens: est-il ethnique et faut-il entendre sous telle rubrique tel peuple bien déterminé, avec sa langue et ses traits caractéristiques, ou bien simplement géographique, et confond-il, dans une même région, les nations diverses qui l'ont parcourue ou habitée? C'est ce que nous allons tenter de préciser.

V. ETHNOGRAPHIE ET GÉOGRAPHIE

Les premières mentions des *Vlaques* ou *Valaques*, le nom par lequel le peuple roumain est désigné dans les sources les plus anciennes de son histoire, les montrent dispersés sur toute l'étendue du territoire occupé jadis par la romanité orientale. En effet, en 976, l'écrivain byzantin Kédrénos rapporte que

www.dacoromanica.ro

le frère du roi bulgare Samuel aurait été tué entre Castoria et Prespa, en Macédoine, par des Vlaques caravaniers (*παρά τινων Βλάχων ὁδιτῶν*[1]). Quelques années plus tard, c'est Basile II lui-même, le Bulgaroctone, qui confère à un certain *Νικουλιτζᾶς* la domination sur les Vlaques du thème de l'Hellade, c'est-à-dire de Thessalie. Au cours des guerres bulgares, en 1014, la dernière résistance des armées de Samuel fut écrasée, entre Serrès et Melnik, au défilé de *Κιμβαλόγγου*, dont le nom a déjà un aspect roumain incontestable et rappelle les *Câmpulung* de Valachie et de Moldavie, dont le premier est attesté par une inscription latine de 1300. Au XIIe siècle, ces mentions deviennent de plus en plus fréquentes, jusqu'à faire figurer, en 1166, dans les armées de Manuel Comnène qui devaient opérer contre les Hongrois, en se rassemblant dans les régions voisines de la mer Noire, un grand nombre de Vlaques, « que l'on dit être les colons des Italiens d'autrefois ». Ce passage de Kinnamos a donné lieu à de vives discussions, et il est vraiment bien difficile de discerner si ce « grand nombre de Vlaques » étaient des indigènes de la région des bouches du Danube ou s'ils étaient simplement recrutés dans les pro-

---

[1]) Cf. sur l'interprétation de ce passage V. Bogrea dans le *Bulletin de l'Institut p. l'Étude de l'Europe Sud-orientale*, VII, p. 50.

www.dacoromanica.ro

vinces balkaniques de l'empire [1]). Toujours est-il qu'un demi-siècle plus tôt, en 1114, Anne Comnène mentionnait déjà les Vlaques qui guidaient au passage du Danube les envahisseurs Comans et l'un de leurs chefs, au nom slave de *Πουδίλος* ou Budila, qui courait avertir l'empereur Alexis dans son camp d'Anchialos. Mais c'est précisément en 1164, avant que les contingents vlaques des armées byzantines se rassemblent sur le Bas-Danube, qu'Andronic Comnène se faisait prendre par des bergers vlaques aux confins de la Galicie. C'est une inscription runnique de la fin du XIe siècle qui rappelle le meurtre d'un voyageur de Scandinavie, Rothfos, par les *Blakumen* qu'il avait dû rencontrer sur la route de la mer Noire et de Constantinople, donc de toute évidence quelque part aux confins de la Moldavie et de la Galicie. Rappelons enfin qu'une source hongroise du XIIe siècle, la célèbre chronique du Notaire anonyme rapporte que les Magyars, lors de la conquête arpadienne, trouvèrent en Pannonie les « Vlaques et pasteurs des Romains », qui sont évidemment un seul et même peuple [2]), et que les croisés de Frédéric Barberousse devaient rencontrer dans la région de Niš sur les frontière actuelles de la Bulgarie et de la Serbie,

---

[1]) L. Tamás, *ouvr. cité*, II, p. 51.

[2]) Éd. Juhasz, *Bibliotheca Script. Medii Recentisque Aevorum*, p. 8.

www.dacoromanica.ro

la résistance d'autres Vlaques qui venaient de s'insurger, sous la direction de leurs chefs, Pierre et Assên, contre la domination de l'empire grec. Il est clair que toutes ces indications se rapportent aux divers rameaux du peuple roumain, bien que chez Anne Comnène, comme dans certains textes serbes, il y ait une tendance à confondre sous ce nom de « Vlaques » tous les bergers des Balkans [1]) et que plus tard ce nom ethnique ait eu aussi un sens social bien déterminé, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir avec plus de détails.

Mais ce nom de « Vlaques » est loin d'être le seul par lequel les sources médiévales, grecques ou latines, désignent le peuple roumain et ses différentes branches à cette époque. Il y a d'abord la manie archaïsante des écrivains byzantins, qui aiment faire étalage de leur érudition classique. C'est ainsi que pour Choniatès, les Vlaques de l'Hémus sont encore des *Moesiens*, d'après l'ancien nom de la province, comme pour d'autres chroniqueurs, tout ce qui habite au Nord du Danube ou de la mer Noire s'appelle « *scythe* », indifféremment si ce nom s'applique à travers les âges, aux Goths ou aux Huns des premiers siècles du Moyen Âge, ou aux Petchénègues, aux Comans ou même aux Tatars de la

[1]) V. S. Novaković, *Les problèmes serbes*, *ibid.*, p. 457: l'état *nomade* opposé comme genre de vie à celui des *agriculteurs*.

www.dacoromanica.ro

basse époque [1]). Mais il y a dans cette habitude, que nous avons déjà eu l'occasion de signaler, plus qu'une affaire de mode ou un souci d'érudition: c'est le sens nettement territorial des noms ethniques du Moyen Âge balkanique et danubien. Il faut y ajouter une nuance, dont l'importance n'est pas négligeable pour leur interprétation: ces noms ethniques n'ont pas seulement un sens géographique, qui a trait au territoire bien plus qu'à la population, ils concernent l'élément conquérant ou la classe dirigeante qui exerce sur ce territoire une domination ou une influence politique, à un titre quelconque. C'est là un trait caractéristique de toute l'histoire balkanique: « Le bas peuple ne comptait pour rien, et cette position inférieure décidait en même temps la destinée de sa langue. Les porte-drapeaux étaient les nobles, qui marchaient sous la bannière de leur roi ou de leur empereur. Il ne faut jamais oublier l'état de passivité subalterne où se trouvait à cette époque le sentiment national. La force et l'organisation seigneuriale était le trait caractéristique du Moyen Âge. Si tel ou tel souverain devenait assez fort pour envahir toute la péninsule balkanique et tenir en mains toute la noblesse, il aurait eu le droit de lui donner l'enseigne de son choix, tant que sa puissance suffisait à l'appui de ses prétentions » [2]).

[1]) V. à ce sujet Vasmer, *Die Iranier in Südrussland*, p. 8.
[2]) Novaković, *ibid.*, p. 464.

www.dacoromanica.ro

C'est pourquoi les documents italiens de la fin du Moyen Âge nomment les Roumains qui fréquentent à cette époque les comptoirs de Crimée, des « Hongrois ». Il s'agit en effet des Roumains des provinces danubiennes, sur lesquelles le royaume de Hongrie faisait valoir des droits ou des prétentions de suzeraineté. Il n'y a pas le moindre doute sur leur nationalité réelle : la « Hongroise » *Marioara*, en 1290, l'est tout autant que les « Hongrois » relevés en 1469 ou 1470 dans les comptes de Caffa et qui se nomment *Stanchus*, *Demetrius*, *Radus* ou *Stoicha*. Parfois l'acte mentionne les deux qualités: *Velachus sive Ungarus*, Valaque ou Hongrois. On dit aussi indifféremment, toujours en 1470: *Teodorus Velachus Pollanus*, Théodore le « Roumain Polonais » et *Matias Ungarus Pollanus*, Mathieu le « Hongrois Polonais »[1]). Les deux termes sont donc employés l'un à la place de l'autre, sans distinction notable. Or le sens géographique est ici tout à fait évident: il s'agit des Valaques, « du côté de la Hongrie », de cette région que la chancellerie du patriarcat de Constantinople dénomme l'« Hongrovlachie », parce qu'elle est voisine du royaume de St. Étienne[2]),

---

[1]) Cf. à ce sujet *Vicina et Cetatea Albă*, p. 132 et suiv., *Vlaques et Bulgares dans les sources médiévales.*

[2]) V. Bogrea, *Ungro-Vlahia*, *Univ. din Cluj*, *Anuarul Inst. de Ist. Națională*, II, pp. 356—358.

www.dacoromanica.ro

parce que la suprématie politique de ce dernier s'étend sur les deux versants des Carpathes et que les premières monnaies des princes de Valachie et de Moldavie — celles de ces derniers jusqu'à la fin du XVe siècle — portent encore l'écusson fascé des armes magyares. La Moldavie sera de même pour le patriarcat la *Russovlachie*, la Valachie voisine des Russes, qui a subi à un moment donné, l'influence de la principauté russe de Galicie. Il est bien possible que les *Ongari infideli* de la chronique de Stefano Magno, qui se trouvent aux premiers rangs de l'armée byzantine dans la nuit du 24 au 25 juillet 1261, lors de la reprise de Constantinople sur les Latins, ne soient pas des auxiliaires comans, dont le roi de Hongrie pouvait difficilement se passer pendant la guerre contre Ottokar de Bohême et les Bulgares, mais des Roumains du Danube, qui rencontraient sans doute déjà aux portes de la capitale, toute une population aroumaine que mentionne Pachymère. Les Valaques danubiens avaient d'ailleurs à cette époque la même tactique et le même équipement de combat que les Comans, qui étaient souvent leurs alliés ou leurs chefs. Cette prise de Constantinople par les auxiliaires qui pénètrent en ville par un canal souterrain et ouvrent la porte de Sélymbrie à l'armée d'Alexis Strategopoulos serait donc le premier fait d'armes

www.dacoromanica.ro

connu, auquel aurait pris part un détachament de troupes valaques « du côté de la Hongrie » [1]).

Il y a tout lieu de croire que cette règle de désigner le peuple par son territoire et les sujets par le nom de leurs maîtres ou de leurs suzerains a été observée aussi bien par les sources byzantines que par les actes italiens. On a tenté d'établir à ce sujet certaines précisions, qu'il est difficile de tenir pour certaines. C'est ainsi que Diculescu, qui voulait attribuer aux Gépides une importance plus grande que celle qu'ils ont pu avoir réellement dans la formation du peuple daco-roumain, découvrait dans le texte de Théophane une distinction curieuse, qu'il pensait devoir appliquer aux ancêtres de ce peuple [2]). Pendant l'expédition que le général byzantin Priscus entreprit en 601 contre les Avars, au-delà du Danube, il est question d'un certain nombre de prisonniers faits par les troupes impériales, dont 3000 Avars, 800 Slaves, 3200 Gépides et 2000 « Barbares » *(καὶ βαρβάρους δισχιλίους)*. Ces « Barbares » sans autre qualificatif, distincts des Gépides, des Avars et des Slaves seraient des Dacoroumains, qu'un chroniqueur byzantin ne pouvait appeler « Romains », puisque ce nom était réservé aux *Ῥωμαῖοι*, aux Byzantins eux-mêmes. Bien que cette

---

[1]) *Vicina et Cetatea Albă*, p. 136—37.

[2]) Diculescu, *Die Gepiden*, I, p. 224.

www.dacoromanica.ro

hypothèse ait été contestée [1]), elle n'en est pas moins ingénieuse; elle pourrait être rapprochée du passage de beaucoup postérieur, de Choniatès, pour qui les Vlaques dénommés autrefois Mœsiens, sont les « barbares qui habitent les montagnes de l'Hémus » *(τοὺς κατὰ τὸν Αἵμον τὸ ὄρος βαρβάρους* [2]*)*. Mais il est encore plus probable que les écrivains byzantins devaient confondre la population de langue romane de ces régions dans la rubrique des « Huns » ou des « Scythes » par laquelle ils désignaient les seigneurs temporaires des régions danubiennes.

On voit cependant qu'à partir du Xe siècle le nom des « Vlaques » a gagné toujours plus de terrain et est devenu d'un usage courant. Ce qui est plus curieux, c'est que les textes italiens, qui confondent les Roumains du Danube avec les Hongrois, désignent les Aroumains des Balkans par leur nom de *Vlaques*. Nous en avons trouvé des exemples aussi bien dans les Annales génoises que dans les actes des notaires vénitiens [3]). Cette habitude ne fait d'ailleurs que confirmer la règle que nous nous proposions d'établir: dans les Balkans, les Vlaques sont, politiquement, une nationalité distincte et un peuple indépendant bien avant la formation des États danubiens; pour les chroniqueurs et les géographes arabes,

---

[1]) L. Tamás, *ouvr. cité*, I, p. 90 et suiv.

[2]) Ed. Bonn, p. 482.

[3]) Cf. *Vicina et Cetatea Albă*, pp. 137—138.

www.dacoromanica.ro

l'empire des Assênides et la Bulgarie étaient encore au début du XIVe siècle le « pays des Valaques » [1]. Les Vlaques n'y étaient pas confondus avec le nom d'un autre peuple qui les aurait soumis à sa domination, puisqu'ils étaient eux-mêmes, tout au moins pendant les premiers temps du second empire bulgare, un élément dominateur et peut-être même la classe dirigeante du nouvel État. De là à supposer que le terme de « Vlaque » ou « Valaque » est aussi d'origine balkanique et que les Byzantins l'ont reçu des Slaves de la péninsule [2], il n'y a qu'un pas et il n'est pas difficile de le franchir. Seulement ceci pourrait nous entraîner à une autre conclusion, plus risquée, qui, si elle était acceptable, confirmerait l'existence des deux éléments dans la population daco-roumaine: les Romans autochtones et les émigrés des régions balkaniques: le notaire du Roi Béla mentionne les *Blachi ac pastores Romanorum* et le géographe anonyme du XIVe siècle des *Blasi* qui ont quitté les *pascua Romanorum* [3]. N'y aurait-il pas dans cette nuance une distinction qui préciserait une origine territoriale, en opposant ces deux branches d'un même peuple, les « pâtres des Romains », indigènes des régions carpathiques et danubiennes aux *Blachi*, les « Vlaques » d'origine balkanique?

---

[1]) *Ibid.*, pp. 39, 131.

[2]) Diculescu, *ouvr. cité*, p. 225.

[3]) Cf. l'éd. Juhasz, p. 8 et l'éd. Górka, p. 13.

www.dacoromanica.ro

Pour être hasardée, cette hypothèse est tout de même dans l'ordre des possibilités.

Il est un autre fait qui confirme l'interprétation, à la fois territoriale et politique, des noms ethniques du peuple roumain dans les sources médiévales: c'est la valeur sociale qui s'attache de très bonne heure à l'appellation qu'il se donne lui-même. Il est tout à fait caractéristique que le nom proprement national de *rumân* ait eu un sens péjoratif au point de vue social; les *Rumâni* des documents roumains de la fin du XVIe et du XVIIe siècle sont les paysans attachés au servage de la glèbe, les *coloni et iobagiones* des actes latins de Transylvanie [1]). Avant cette époque, dans les documents rédigés en slavon, au XVe siècle, le mot « vlaque » remplace celui de « rumân ». Deux textes de 1481 sont particulièrement caractéristiques: le prince de Moldavie, Étienne le Grand, dans une sorte de proclamation, s'adresse aux habitants des districts valaques de Braïla, Buzău et Râmnic-Sărat pour leur annoncer qu'il soutient les droits d'un prétendant au trône de Valachie et nomme séparément les boïars, les knèzes et les « pauvres ». Les Valaques lui répondent au nom des boïars, des knèzes et des *vlaques*. Il est clair que les deux premières catégories, dont le nom est d'origine slave, représentent l'aristocratie et les

[1]) C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, I, p. 238 et suiv.

www.dacoromanica.ro

propriétaires libres, tandis que la dernière, celle des « pauvres », ou des « vlaques » représente la population paysanne non-libre, attachée à la glèbe [1]). L'on a même pu supposer, avec quelque apparence de raison, qu'à cette époque tardive, ce sens péjoratif d'un nom ethnique représente un souvenir d'un état social et politique antérieur et rappelle la domination des Slaves, au Nord du Danube, sur les populations de langue romane qu'ils avaient rendues tributaires et qui étaient assujetties aux cens et aux redevances dûes aux conquérants [2]).

Il faut souligner également un autre sens de cette appellation et une conclusion qui s'en dégage. Il est évident que si *rumân* était encore à l'époque moderne le paysan attaché à la glèbe, c'est parce que *Romanus* représentait pour les envahisseurs germains et slaves du Haut Moyen Âge le colon fixé au domaine. Ce terme a donc bien un sens de stabilité et non de migration, de sujétion agricole et non de liberté pastorale [3]). Il constitue jusqu'à un certain point un argument en faveur de la continuité romane et de l'influence des institutions du Bas-Empire au

---

[1]) Cf. I. Bogdan, *Doc. privitoare la relațiile Țării Românești cu Brașovul și cu Țara ungurească*, I, p. 282 et suiv.

[2]) Giurescu, *ouvr. cité*, I, p. 243 et suiv. Cf. R. Rosetti, *Despre originea și transformarea clasei stăpânitoare în Moldova*, *An. A. R.* 2-e série, XXV (1906), p. 147 et suiv.

[2]) Cf. E. Gamillscheg, *Romania Germanica*, II, p. 241 et suiv.

www.dacoromanica.ro

Nord du Danube, même après la fin de sa domination politique et militaire dans ces régions.

Cette particularité si curieuse confirme l'interprétation que nous avons tenté d'établir. À une époque où les sources historiques s'occupent des maîtres du pays, des chefs et des classes dirigeantes, il est fort naturel qu'elles aient négligé au moins la population assujettie. Celle-ci a beau être plus nombreuse et sans doute aussi plus policée, du moins dans certaines régions, que les nomades qui l'envahissent et l'exploitent. Elle n'aura de valeur aux yeux des chroniqueurs et dans le langage des chancelleries, que le jour où elle aura pu elle-même fonder un État, ou constituer les éléments d'une classe dirigeante. Or, les Roumains ont commencé à jouer un rôle historique bien défini, comme peuple libre, dans les Balkans vers le fin du Xe siècle et dans le pays danubiens au XIIIe. Le fait qu'ils n'ont pas été nommés plus tôt expressément par les textes contemporains n'implique pas leur inexistence: il signifie simplement leur sujétion à des pouvoirs étrangers, qui leur imposent, soit leur nom ethnique, soit celui du territoire qu'ils ont soumis à leur domination. Il me semble que c'est la seule interprétation du silence des sources qui ne soit pas contraire à la logique des faits, ou aux données différentes de la linguistique. Les pays du Bas-Danube ont ceci

www.dacoromanica.ro

de particulier, qu'ils ont toujours été une voie de passage plutôt qu'un centre politique et militaire: alors que la plaine de la Tisza et du Danube moyen, la *puszta* de l'Europe Centrale était un réservoir naturel d'herbages, qui attirait les nomades et leur cavalerie, que les Balkans fixaient les envahisseurs et devenaient un bastion naturel dans leur lutte contre l'empire byzantin, le couloir des Carpathes au Danube et au Dniestr n'était qu'une étape dans la marche des invasions et ne retenait pas très longtemps leurs colonnes, que déplaçait la pression d'autres peuples de la steppe. C'est aussi pourquoi les noms ethniques qui désignent les maîtres successifs de ces régions ont tellement varié, au point que les Byzantins trouvaient plus commode de les confondre sous une rubrique artificielle, tirée des auteurs classiques. Il y a eu ainsi des « Scythes » et même des « Sauromates » au XIe et au XIIe siècle.

Il convient d'interpréter de la même manière le nom ethnique encore inexpliqué, que nous révèlent des sources musulmanes, qui viennent d'être étudiées et traduites tout récemment. Il s'agit de la géographie universelle intitulée *Hudûd-al-'Âlam*, « les frontières du monde », composée en 982 à Gozgân, dans l'Afghanistan septentrional, et de l'ouvrage persan de *Gardîzî*, « l'ornement des histoires », écrit un siècle plus tard dans le Nord-Est de la Perse, en

www.dacoromanica.ro

1094 [1]). Les deux textes, en décrivant les peuples turks, parmi lesquels ils rangent les Magyars, mentionnent deux peuples chrétiens qui sont les voisins de ces derniers, et qui se nomment, selon « les frontières du monde », les V.n.nd.r et les Mirvât, ou, d'après Gardîzî, les N.dr.r. et les M.rdât. Voici d'ailleurs ce qu'ils en disent: d'après l'anonyme afghan, le pays des Madjgharî touche à l'Est à des montagnes, à l'Ouest et au Nord aux districts des Rûs, au Sud à la tribu chrétienne des V.n.nd.r., qui sont des hommes faibles et pauvres, qui possèdent peu des biens [2]). Les Mirvât sont voisins des montagnes V.n.nd.r. et s'étendent de là jusqu'au pays des Petchénègues et à la mer Noire. Le géographe persan de la fin du XIe siècle est plus explicite. « Leur pays, écrit-il en parlant des Madjgharî, est adjacent à la mer de Rûm vers laquelle coulent deux grands fleuves et les Madjgharî vivent entre ces deux fleuves et lorsque l'hiver arrive, ceux qui s'étaient éloignés du fleuve reviennent près de ce

---

[1]) Sur ce sources peu connues ou mal interprétées jusqu'ici, cf. V. Minorsky, *Une nouvelle source persane sur les Hongrois au Xe siècle*, *Nouvelle Revue de Hongrie*, LVI (1937), p. 305 et suiv. et A. Decei, *Asupra unui pasagiu din geograful persan Gardizi*, *Mélanges Lapedatu*, Bucarest, 1936, p. 877 et suiv.

[2]) On leur applique aussi le terme de *bad-dil* (poltrons) qui cependant voudrait dire plutôt *chrétiens*. Minorsky, *ouvr. cité*, p. 312.

www.dacoromanica.ro

fleuve et passent l'hiver. Ils sont pêcheurs et se nourrissent de poisson. (En ce qui concerne) le fleuve qui est à leur gauche (il faut dire que) dans la direction des Slaves il y a une tribu de Rûm (dont les membres) sont tous chrétiens. On (les) appelle N.nd.r. Ils sont plus nombreux mais plus faibles que les Madjgharî. Des deux fleuves précités, l'un s'appelle Atil et l'autre Dûbâ, et lorsque les Madjgharî sont sur la rive du fleuve ils voient les N.nd.riens. Au-dessus (ou: au-dessous) de ces derniers, sur la rive du fleuve, il y a une grande montagne et une eau (en) sourd et coule sur son flanc. Derrière cette montagne on trouve une nation de chrétiens qu'on appelle M.rdât » [1]).

Ces relations viennent d'être analysées par le savant orientaliste, M. V. Minorsky, qui se propose d'en donner des éditions anglaises dans la série de *Gibb Memorial* et par son ancien auditeur roumain, M. A. Decei, qui s'est occupé exclusivement du texte de Gardîzî. Leurs conclusions sont assez semblables, en ce sens qu'ils s'accordent à écarter toute identification caucasienne de ces régions inconnues, identification à laquelle Marquart lui-même avait fini par renoncer [2]). Dans ce cas, comme le pensait déjà Barthold, la *Dûbâ*, l'un des fleuves n'est autre que

---

[1]) *Ibid.*, p. 308.
[2]) Cf. *ibid.*, p. 310.

www.dacoromanica.ro

la *Dûnâ*, le Danube, les Mirvât ou M.rdât, que l'on croyait d'abord identifier aux Croates, seraient plutôt les habitants de la *Morâva* (Morvák en hongrois), de la grande Moravie de Sviatopluk, conquise par les Hongrois lors de leur installation en Europe Centrale. Reste alors ce peuple mystérieux des N.nd.r. ou V.n.nd.r., qui s'intercale entre les Slaves et les Hongrois, le long du Danube ou de ses principaux affluents de la rive gauche.

Les interprétations sont sur ce point très variées et fort différentes. Les historiens et philologues hongrois ont vu dans ce nom mystérieux une allusion au nom hongrois de Belgrade, Nándorfejérvar, et dans le peuple ainsi désigné, soit une déformation du nom des Grecs, soit de celui des Bulgares [1]). M. Minorsky, après avoir penché d'abord pour « quelque population roumaine de Moldavie, ou même de la Valachie », s'est décidé à rapprocher ce nom qui ne rappelle rien de précis, de celui des tribus turkes mentionnées par Maçoûdi, les V.l.nd.r. qui envahissaient en 934 le territoire byzantin, à le restituer en *Vunundur* et à l'identifier ainsi aux Onoghundur, ou Onogoures, tribu bulgare christianisée, dont la domination s'exerçait à cette époque

---

[1]) Decei, *ouvr. cité*, p. 896—97.

www.dacoromanica.ro

sur les populations sédentaires de cette région [1]). M. Decei, était arrivé de son côté à l'interprétation roumaine qui avait d'abord retenu l'orientaliste russe; il la justifie cependant par des arguments dont il nous faut reconnaître la force: un peuple chrétien plus nombreux, mais plus faible que les Magyars, donc pas un élément « dominateur », mais au contraire inférieur comme puissance militaire, vivant près du Danube, sous la grande montagne qui ne peut être que la chaîne des Carpathes; enfin pour achever de nous convaincre, sans compter le facteur religieux, l'origine clairement indiquée: une tribu *äz Rum*, de Rum ou de l'empire romain [2]), N'y-a-t-il pas là une allusion évidente, sinon au territoire de l'empire byzantin, mais à la romanité, à l'origine romaine, latine, du peuple roumain, origine qui a frappé les chroniqueurs byzantins tous les premiers, lorsqu'ils ont été amenés à s'en occuper? [3])

---

[1]) Minorsky, *ibid.*, p. 310. Chez Maçoûdi (934), *Walandar* est aussi une ville byzantine. Cf. Marquart, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, p. 61 et suiv. et 499 et suiv. où l'on établit un rapport entre ce nom et celui des Onogoures. Mais le nom de ceux-ci ne figure plus dans les sources byzantines depuis l'invasion bulgare. Cf. H. Schönemann, *Die Kenntnis der byz. Geschichtsschreiber von der ältesten Geschichte der Ungarn vor der Landnahme*, Berlin-Leipzig, 1922, p. 9.

[2]) Decei, *ouvr. cité*, p. 898.

[3]) Cf. à ce sujet L. Tamás, *ouvr. cité* II, p. 51 et suiv.

www.dacoromanica.ro

Dans ce cas, si l'on admet que tous ces éléments concordent et qu'ils conviennent au seul peuple roumain, le nom de N.nd.r., qui ne ressemble à rien de ce que nous pouvons rapporter à ce peuple, ni aux Vlaques, ni aux « Rumâni », devrait être, selon l'habitude turque, le nom de quelque chef inconnu appliqué à celui de la nation à laquelle il commandait; c'est le cas des Osmanlis ou celui des Seldjoukides. Ce serait la seule explication que l'on pourrait donner de ce curieux assemblage de consonnes [1]).

L'hypothèse est assurément des plus ingénieuses, mais elle paraît encore plus vraisemblable, si on applique la même méthode, non plus au nom d'un personnage qu'il est pratiquement impossible de reconnaître dans l'état actuel de nos connaissances, mais à celui d'une classe dirigeante, d'un élément « dominateur » superposé au peuple roumain. Or, un siècle après Gardîzî, l'écrivain byzantin Choniatès mentionne, à l'occasion du soulèvement des Assênides contre l'empire grec, le concours donné aux Vlaques et aux Bulgares insurgés par des gens venus du Nord, *οἱ ἐκ Βορδόνης*, dans lesquels déjà Uspenskij avait dû reconnaître les *Brodniks* [2]). C'est un nom que l'on retrouve dans les annales russes dès 1147, lorsqu'ils se trouvent associés aux Co-

[1]) Decei, *ouvr. cité*, p. 898.

[2]) Cf. Kulakovskij, *Où se trouvait l'éparchie de Vicina?* *Vizantiskij Vremennik* IV, p. 332.

www.dacoromanica.ro

mans; c'est là aussi que les nomment, au début du XIIIe siècle, les documents hongrois: *in Cumania et Brodnic, terra illa vicina,* dit une bulle pontificale de 1227 au sujet de l'évêché coman de la Basse Moldavie, ou bien encore, en 1231: *in Cumania et Brodnicorum provinciis sibi vicinios.* L'onomastique transylvaine mentionne aussi, en 1223, une *terra Borothnik* près de Sibiu. L'origine de ce nom est assez évidente c'est le slave *brod,* gué [1]); les *Brodniks* sont donc les « maîtres des gués » ce qui correspond assez bien à la région de la Moldavie méridionale et aux districts voisins de la Valachie actuelle, sillonnés par tant d'affluents du Danube. Ces voisins des Comans ne semblent pas avoir été toujours en bons termes avec eux; leur chef, un voïvode du nom de Ploscânea, passait dans le camp des Tatars en 1223, lorsque ceux-ci envahissaient la Russie méridionale et repoussaient les Comans en Hongrie et dans les Balkans. Est-il trop risqué de rapprocher de ces mystérieux *N.nd.r.* ou *V.n.nd.r.* les Vordoni ou Brodoni des textes byzantins, les Brodniks que la chancellerie pontificale, au début du XIIIe siècle, confond avec les Roumains des Carpathes? L'on a identifié récemment, dans le texte contemporain du poète arabe Abû Firâs, les noms de quelques personnages byzantins du Xe siècle; on suppose

[1]) D. Onciul, *Originele principatelor române*, pp. 89, 238—39.

www.dacoromanica.ro

que T.w.d.r. représente Théodoros et B.r.d.lîs Pastilas; Bourtzès serait Al.B.t.r.sîs et l'on pourrait retrouver dans la forme squelettique M.y.s.t.r.nâts. le héros grec Monastériotès [1]). L'hypothèse V.n.nd.r. — Vordoni, Brodoni paraît être plus difficile à admettre. Notons cependant, qu'il s'agirait d'une double déformation: un nom slave mal prononcé par les Grecs et transmis avec une nouvelle altération aux Arabes; quoi qu'il en soit, les « maîtres des gués » pourraient bien être quelque tribu d'origine slave, régnant sur un peuple chrétien, nombreux mais désarmé, dont l'origine « romaine » indiquerait la présence d'éléments immigrés des provinces balkaniques de l'empire byzantin. Ceci confirmerait la supposition de M. Decei et l'explication paraît d'autant plus plausible qu'elle serait tout à fait conforme à l'habitude de désigner les populations par le nom des conquérants, même si ces derniers sont beaucoup moins nombreux et finissent par être assimilés complètement par leurs sujets. N'oublions pas que les Protobulgares turks le furent par leurs sujets slaves et les Normands orientaux, les Varègues ou Russes, par les tribus slaves de la Russie Kiévienne. Là aussi les conquérants ont fini par adopter les usages, la religion et la langue des

[1]) N. Adontz et M. Canard, *Quelques noms de personnages byzantins dans une pièce du poète arabe Abû Firâs*, *Byzantion* XI, (1936), pp. 455, 459.

www.dacoromanica.ro

populations conquises; il est vrai qu'ils ont laissé leur nom aux nouvelles communautés nationales nées de ce mélange et qu'il en est résulté un peuple bulgare et une nation russe [1]). Si pareille chose n'est pas arrivée au peuple roumain, et si son nom, d'une valeur sociale inférieure à cette époque, a tout de même persisté dans la mémoire de ses descendants, c'est peut-être parce qu'il a changé trop souvent de maîtres, pour que le nom de l'un d'entre eux puisse s'attacher à lui définitivement. Cependant, les noms divers des envahisseurs ont pu servir à le désigner à différentes époques, et il serait assurément curieux, si cette hypothèse pouvait être vérifiée, de retrouver les *Brodniks* des textes hongrois du XIIIe siècle chez les écrivains musulmans du Xe.

VI. OBSERVATIONS SUR L'HISTOIRE DES ROUMAINS DEPUIS LE XIIIe SIÈCLE

Le premier chapitre de la section des « invasions barbares », consacré au « miracle historique du peuple roumain », s'occupe du problème des origines, jusqu'à l'apparition des états roumains organisés, avec leur hiérarchie civile et ecclésiastique. Un pa-

[1]) Cf. les différentes opinions sur l'origine de ce nom dans une note du livre de M. Alexandre Eck, *Le Moyen Âge Russe*, Paris 1933, p. 9.

www.dacoromanica.ro

ragraphe sommaire du chapitre des « populations indigènes dans la péninsule balkanique » traite des Vlaques des Balkans et du Pinde et de leur rôle dans la formation du second empire bulgare; il en avait déjà été question dans la partie consacrée aux Slavo-Bulgares [1]). Un second chapitre concerne la fondation et le développement des états roumains jusqu'à nos jours, esquisse très brève, pour autant qu'on puisse la faire en neuf pages [2]). Nous n'avons pas la prétention de la compléter, mais il n'est pas inutile d'ajouter à cet aperçu de l'histoire roumaine quelques observations et quelques rectifications de détail. Pour que ce commentaire soit plus clair, il nous faudra distinguer l'organisation ecclésiastique des pays roumains de la formation des principautés.

C'est qu'il nous faut d'abord revenir sur un argument du premier chapitre, qui concerne l'histoire de l'Église et plus particulièrement les relations des Roumains avec l'église bulgare. « Les Roumains, dit M. Lot, en s'appuyant sur le témoignage de Seton Watson, eurent (jusqu'au XVe siècle) la même métropole que les Slaves bulgarisés, Ohrida. Que nous sommes loin de la Moldavie, de la Transylvanie, de la Valachie même ! Que nous sommes près si les Roumains sont bien toujours réfugiés

---

[1]) *Les invasions barbares*, I, pp. 270—72, 229—30.
[2]) *Ibid.*, p. 290—98.

www.dacoromanica.ro

dans les pays sud-danubiens... conquis par les Slaves au VIIe siècle »[1]).

Hélas, sur ce point, comme sur d'autres, le volumineux ouvrage de M. Seton Watson, dont il vient de paraître récemment une édition française et auquel on ne saurait contester les bonnes intentions, ignore bien des choses[2]). Il ignore, entre autres, l'étude du professeur Lascaris sur les relations de l'église moldave avec le patriarcat de Peč et l'archevêché d'Achris (Ohrida) au XVe siècle[3]). L'éminent balkaniste y démontre d'une façon tout à fait péremptoire que les seuls Vlaques se trouvant sous la dépendance de cet archevêché étaient ceux des Balkans et qu'« il n'y a jamais eu ni dépendance canonique, ni relations culturelles étroites entre l'Église moldave et l'archevêché d'Achris ». Il y a eu, il est vrai, une légende qui s'était dejà formée au XVIIe siècle, légende dûe à la confusion créée par un passage mal compris de la traduction slave du *Syntagma* de Blastarès. Un métropolite moldave, hostile à l'Union avec les catholiques, fut sacré entre 1449 et 1455 par Nicodème, le patriarche serbe de Peč. Cet épisode éclaire les relations de l'église moldave avec l'église serbe

---

[1]) *Ibid.*, p. 284—85.

[2]) *A history of the Roumanians*, pp. 15, 29.

[3]) *Acad. Roumaine, Bullet. de la sect. hist.* XIII (1927), p. 129 et suiv.

www.dacoromanica.ro

au XVe siècle, qui ont influencé aussi l'architecture et les arts religieux, mais ne concerne nullement les relations antérieures à l'établissement d'un État ou d'une hiérarchie ecclésiastique en Moldavie. « Quant à la Valachie, ajoute M. Lascaris, il est inutile même de discuter si elle a jamais dépendu de l'archevêché d'Achris, puisque *rien* n'autorise une pareille hypothèse » [1]).

En réalité, dès le XIIIe siècle, en 1234, le pape se plaint des « pseudo-évêques » de rite grec qui ordonnent des prêtres dans le diocèse de l'évêché des Comans, aux confins de la Valachie et de la Moldavie actuelle. Il est clair, d'autre part, que le vieux slavon employé dans la liturgie de toutes les églises roumaines, aussi bien en Transylvanie que dans les principautés, prouve jusqu'à l'évidence l'influence d'une hiérarchie et d'une organisation ecclésiastique slave, antérieure à la conquête hongroise, qui aurait favorisé d'autres influences [2]); il est fort probable que ces « pseudo-évêques » venaient des villes byzantines, puis bulgares, du Danube. Il n'en est que plus significatif que les termes essentiels du vocabulaire religieux soient restés latins, mais tout ce qui est organisation et

---

[1]) Lascaris, *ouvr. cité*, *ibid.*, p. 142.

[2]) P. P. Panaitescu, *La littérature slavo-roumaine* (*XV—XVII-e siècle*) *et son importance pour l'histoire des littératures slaves*, Prague 1931, p. 2.

www.dacoromanica.ro

liturgie appartient au domaine slave. Cependant, dès que les États roumains apparaissent au XIVe siècle, au Nord du Danube, ils cherchent le contact direct avec le Patriarcat grec de Constantinople. C'est de là que la Valachie, en 1359, reçoit son premier métropolite orthodoxe, détaché du siège déchu de Vicina sur le Danube. C'est aussi d'ici que devait venir, sous Alexandre le Bon, après quelques essais infructueux, la permission d'élever au rang de métropolite de Moldavie à Suceava, l'évêque de Cetatea Albă (Akkerman) à l'embouchure du Dniestr [1]). Ce sont ces relations qui expliquent le rôle considérable des princes valaques et moldaves, après la conquête de Constantinople par les Turcs, comme protecteurs éclairés de l'orthodoxie orientale, donateurs dont la munificence s'étendait fort loin, des monastères de l'Athos aux fondations pieuses du Sinaï. Il est probable que l'état bulgare, dans lequel les Vlaques ont été les maîtres pendant la première moitié du XIIIe siècle, a pu fournir aux Roumains du Danube divers modèles d'organisation civile et ecclésiastique, les titres de certains dignitaires de la cour, des formules de chancellerie et sans doute aussi l'ordonnance et le rite du service religieux. Mais les rapports étroits avec Achris-

---

[1]) Cf. Iorga, *Istoria Bisericii Românești*, 2-e éd., pp. 32—33, 63—64.

www.dacoromanica.ro

Ohrida appartiennent à la légende bien plus qu'à l'histoire.

Revenons au problème de l'organisation des états danubiens. M. Lot a omis, avec raison, de mentionner les seigneuries du Bas-Danube de la fin du XIe siècle, retrouvées par quelques historiens, et non des moindres, dans le texte d'Anne Comnène. Il semble bien établi aujourd'hui qu'il s'agit de chefs petchénègues qui s'étaient taillé des seigneuries indépendantes dans les marches byzantines de la Dobrogea [1]). On pourrait accorder plus d'importance aux seigneuries à demi-légendaires, de Menumorut, de Glad et surtout de Gelou, que le Notaire anonyme du roi Béla mentionne à l'époque de la conquête arpadienne, en Transylvanie et aux confins du Banat. Ce témoignage est appuyé par celui de la chronique russe de Nestor; tel quel, il a la valeur d'une tradition historique, sans que l'on puisse identifier avec précision les faits et les personnes. Il est tout à fait probable qu'il y a eu dès le IXe siècle des seigneuries slavo-roumaines, dont les chefs s'intitulaient suivant leur importance, voïvodes ou knèzes et qui se trouvaient en rapports plus ou moins étroits avec l'empire bulgare. Ce nom de knèzes a persisté; avant même qu'il reparaisse dans le vocabulaire officiel des principautés rou-

---

[1]) Cf. p. la bibliographie *Vicina et Cetatea Albă*, p. 24—26.

www.dacoromanica.ro

maines, les Tatars qui envahissaient en 1241 le Transylvanie, nommaient leurs baillis des *canesii* [1]), sans doute pour soulever contre les Hongrois la population indigène que ceux-ci avaient soumise à leur autorité.

Il faut donc considérer qu'après l'empire des Assênides, issu de la révolte des Vlaques balkaniques contre l'oppression byzantine, empire qui devint toujours plus bulgare d'esprit et de tradition au cours du XIIIe siècle, les premières seigneuries valaques au Nord du Danube sont, sur la rive droite de l'Olt, la seigneurie de Litovoï et les « knézats » de Jean et de Farkash et, sur la rive gauche de cet affluent, dans la Valachie proprement dite, la seigneurie de Seneslav; elles sont expressément désignées dans la concession faite à l'ordre de St. Jean de Jérusalem par le roi de Hongrie Béla IV, en 1247. Il n'est plus fait mention après cette date de Seneslav; par contre, on retrouve le nom de Litovoï en 1279, lorsqu'il périt dans une révolte contre les Hongrois, dont il avait refusé de reconnaître les droits suzerains. Son frère Barbat dut se racheter avec une assez grosse rançon.

Après ces évènements, il n'y a plus que des allusions assez vagues jusqu'en 1324, lorsque pa-

---

[1]) *Rogerii Carmen Miserabile*, éd. Popa Lisseanu, *Izv. Ist. Românilor*, V, p. 49.

www.dacoromanica.ro

raît Basarab, fils de Tichomir, le fondateur de la dynastie qui a créé la principauté valaque. Le nom de Basarab est sans doute d'origine comane; il n'est pas impossible que le voisinage des Comans, aux XIIe et au XIIIe siècles, ait laissé à la Valachie le nom de sa première famille régnante. Quant à ceux de Litovoï et de Tichomir, ils sont évidemment slaves et l'on ne sera pas trop étonné de les retrouver tels quels, au début du XIIIe siècle, au *Sud* du Danube, dans la région macédonienne de Skoplje [1]). C'est une preuve de plus du contact permanent entre les populations slaves et roumaines de ces contrées.

L'état de Basarab, dont le centre se trouvait sans doute, au début du XIVe siècle, dans les districts valaques de la rive gauche de l'Olt, doit avoir succédé à la seigneurie de Seneslav, bien qu'il soit impossible de préciser la date et les conditions politiques ou dynastiques de cette succession. Le règne du fondateur s'achève en 1352 [2]); c'est de lui que date l'organisation de la principauté, son influence politique dans le système de l'alliance tatare et bulgare, marquée par la présence d'un

---

[1]) A. Soloviev, *Les Serbes et le droit byzantin à Skopljé*, *Glasnik Srpskog Naučnog Društva*, XV—XVI (1935—36), p. 29 et suiv.

[2]) Cf. G. I. Bratianu, *Les fouilles de Curtea de Argesh*, *Revue Archéologique*, XIII, (1921), p. 1 et suiv.

www.dacoromanica.ro

Les Valaques détruisent l'armée de Charles Robert de Hongrie
d'après une miniature du *Chronicon Pictum*

www.dacoromanica.ro

contingent valaque à la bataille de Velbuzd, contre les Serbes; c'est lui aussi qui affirme la force militaire du nouvel état, en écrasant dans les montagnes, en 1330, l'armée de Charles Robert d'Anjou, roi de Hongrie. Cette bataille, dite de Posada, est pour l'histoire roumaine l'équivalent des combats libérateurs de Morgarten ou de Sempach pour la Confédération suisse. C'est sous ce règne, de près d'un demi-siècle, que s'effectue la réunion des petites seigneuries dispersées des Carpathes au Danube, jusqu'aux embouchures du fleuve où se maintenait encore, vers 1350, la domination tatare défaillante.

La principauté de Moldavie se détache un peu plus tard de la suzeraineté hongroise. Cependant, l'on pourrait croire, dès 1325, à l'existence d'une seigneurie plus ou moins vassale de la Pologne et il est certain qu'au XIIIe siècle la Moldavie a dû subir l'influence de la domination mongole établie en Russie méridionale et en Crimée: un dignitaire tatare s'appelle en 1286 *Ymor filius Molday* [1]). Dans les premières années du XIVe siècle, les géographes arabes et italiens désignaient ce pays comme le refuge des Alains, tribus iraniennes disloquées par l'invasion tatare. Le nom de la ville de Iassy — la ville des As ou Alains — y est un dernier

---

[1]) Cf. *Vicina et Cetatea Albă*, p. 119.

www.dacoromanica.ro

témoignage de leur séjour [1]). Il y eut aussi une influence de la principauté russe de Galicie, absorbée ensuite par la Pologne. Si la nouvelle principauté fondée par Bogdan a pu s'étendre rapidement jusqu'au Dniestr et à la « Mer Majeure », c'est parce qu'elle se trouvait sur la grande voie commerciale qui reliait les villes de Galicie à la mer Noire: c'est donc bien ici que la route a pu créer l'état.

Toute cette période, pour être moins obscure que celle des origines, n'en est pas moins sujette à bien des confusions et des lacunes: on sait à un manuscrit près, quel était en France le catalogue de la « librairie » de Charles V, alors que l'on n'a pas établi avec une entière certitude la chronologie contemporaine des princes de Valachie et de Moldavie. Ce qui semble à peu près certain, c'est qu'en Valachie la tradition d'une « descente », d'une « chevauchée » des Roumains de Transylvanie, qui auraient fondé l'état valaque sous le règne d'un « Prince Noir » légendaire, s'efface toujours davantage devant la réalité historique, qui nous montre de plus en plus clairement une principauté autochtone, avec une dynastie au nom coman, « rassemblant » les petites seigneuries de la Petite et de la Grande Valachie, un peu comme les grands princes de Moscou rassembleront plus tard les terres russes; ils finiront par

---

[1]) *Ibid.*, p. 43.

www.dacoromanica.ro

étendre peu à peu leur domination jusqu'à remplacer aux embouchures du fleuve et en Dobrogea, celle des Khans mongols du Kiptchak et de leurs vassaux et auxiliaires, les seigneurs turcs et les tzars d'origine comane qui régnaient en Bulgarie à la fin du XIIIe et au début du XIVe siècle. Par contre, la Moldavie a bien été créée, en tant qu'état unitaire, par une émigration de la petite noblesse roumaine du Maramuresh, insurgée contre Louis Ier de Hongrie; ces conquérants ont rencontré dans leur nouveau domaine les débris de la domination tatare, les tribus slavo-roumaines du pays des Brodniks, les descendants des Comans et des Alains. C'est ce qui a donné peut-être à l'aristocratie moldave des premiers siècles un caractère moins homogène, plus pénétré d'éléments étrangers, dont la présence était rendue nécessaire par le courant des échanges et du négoce, qui faisait de la capitale, Suceava, et du port sur le Dniestr, Cetatea-Alba, les étapes d'une grande voie de transit et de pénétration économique.

Cette époque est caractérisée par une politique d'équilibre, destinée à maintenir entre les prétentions suzeraines des rois de Hongrie et de Pologne et les exigences rivales de l'empire mongol, puis de l'empire ottoman, l'indépendance de fait, sinon de droit, des principautés.

www.dacoromanica.ro

Alliés des Tatars sous Basarab, vassaux des Angevins de Hongrie sous son fils et sous Vlayko, alliés des Turcs sous Radu, auxiliaires des croisés et de Sigismond à Nicopolis, sous Mircea, les princes de Valachie sont obligés d'imprimer à leur action une tendance d'opportunisme ou plutôt d'équilibre; c'était la seule politique que pouvaient faire raisonnablement les souverains d'un petit état, soucieux de conserver leurs frontières et une certaine indépendance, parmi les rivalités de puissances aussi redoutables. Entre les Hongrois, les Polonais et les Turcs, au XVe siècle, la situation de la principauté moldave fut bientôt pareille à celle de son aînée, la Valachie des Basarab. La politique de ses princes est très nettement définie par un passage de la lettre du roi Mathias Corvin de Hongrie aux sénateurs polonais, en 1468, à propos d'Étienne le Grand, dont il venait d'éprouver la résistance à ses dépens, pendant son expédition malheureuse en Moldavie: « Nous savons par son propre aveu qu'il est notre sujet, mais s'il vous flatte également avec ces mêmes paroles, il agit selon son habitude, car il fait de même avec les Tatars et les Turcs, afin que, parmi tant de maîtres divers, sa perfidie puisse rester le plus longtemps possible impunie »[1]). Lorsque le péril turc grandit, les princes roumains se raccro-

[1]) Veress, *Fontes Rerum Transsylvanicarum*, IV, p. 5.

www.dacoromanica.ro

chent à l'idée de la croisade et à l'espoir fallacieux d'une ligue européenne contre l'infidèle. Mais la solidarité chrétienne n'était plus qu'un vain mot et la poussée du flot ottoman irrésistible. Dès la seconde moitié du XVe siècle, la Valachie est submergée, malgré les efforts d'Étienne le Grand de l'arracher à la suprématie turque; la Moldavie elle-même est bientôt coupée de la mer, après la prise de Kilia et de Cetatea-Albă, en 1484. Mais c'est tout de même avec quelque raison que M. Lot arrête à l'année 1526 cette première période de l'histoire des états roumains [1]: après le désastre de Mohács, qui livra la Hongrie aux pachas turcs et fit de la Transylvanie une troisième principauté vassale de la Porte, l'ère de l'indépendance était close; l'époque de l'autorité turque commençait.

Elle n'a pourtant jamais été aussi absolue que dans les autres pays de l'Europe orientale qui ont subi la suprématie ottomane: les principautés ont toujours conservé leur autonomie et leurs princes chrétiens. C'est ainsi que le développement de leur culture, qui tend à devenir nationale depuis le XVIe siècle, leur livre l'héritage de Byzance. De temps en temps, un sursaut du vieil esprit de croisade soulève

---

[1]) *Les invasions barbares*, I, p. 292. Rectifions en passant un *lapsus* du IIe volume, p. 125: le roi Louis, qui tomba à Mohàcs, n'était pas un Angevin, mais un Jagellon.

www.dacoromanica.ro

quelque chef audacieux contre les Turcs; c'est le cas de Jean le Terrible en Moldavie et de Michel le Brave, dont le règne laisse dans l'histoire roumaine « l'éclat d'un météore ». On a tendance toutefois à reconnaître aujourd'hui, dans les hauts faits de ce prince qui put régner quelques mois sur la Valachie, la Transylvanie et la Moldavie et songer à soulever les Balkans contre le Turc, l'action, non plus d'un seul homme, mais de toute une classe de boïars guerriers, de nobles batailleurs qui devaient rester fidèles à cette politique longtemps après la fin tragique de leur héros. D'ailleurs à la fin du XVIIe siècle, certains princes devaient tirer parti de l'avance des Impériaux et essayer de revenir, entre chrétiens et musulmans, à la vieille politique d'équilibre. Mais il était trop tôt et l'emprise politique et militaire de l'empire ottoman était encore trop forte: cette politique fut fatale à Constantin Brancovano, comme l'alliance russe devait l'être au prince de Moldavie, Démètre Cantemir.

La Porte institua alors le régime des princes phanariotes, recrutés dans les familles grecques de Constantinople, qui accédaient à cette charge comme à une fonction de fermier général de l'impôt et du tribut, dû à la caisse du sultan, et à celles, non moins exigeantes, du vizir et des pachas. Cependant il ne suffit pas de dire qu'ils s'intéressaient aux choses

www.dacoromanica.ro

de l'Europe occidentale [1]). Si le règne de Pierre le Grand a marqué en Russie les vrais débuts de l'âge moderne, on pourrait presque en dire autant du régime phanariote dans les principautés. Beaucoup de ces princes, trop décriés par la suite, ainsi qu'il ressort toujours davantage des actes officiels découverts et publiés dans ces dernières années, furent dans toute l'acception du terme, en ce XVIIIe siècle ouvert à toutes les curiosités de l'esprit, des représentants authentiques du despotisme éclairé [2]). Ils l'auraient sans doute été davantage, si l'instabilité politique et la tyrannie économique qui leur étaient imposées par le régime ottoman n'avaient paralysé leurs efforts, en les obligeant à pressurer les principautés, à la fois pour satisfaire les exigences d'une exploitation en règle des ressources des provinces au profit de Constantinople, et pour garantir leurs propres intérêts.

Dans un paragraphe consacré à l'affaiblissement et à la disparition de l'autorité ottomane, M. Lot a voulu metre en évidence les vicissitudes des guerres russo-austro-turques du XVIIIe siècle et leur répercussion sur l'état des principautés, qui en furent à la fois l'objet et les victimes. Si la Petite Valachie,

---

[1]) *Ouvr. cité*, p. 294.

[2]) Cf. N. Iorga, *Le despotisme éclairé dans les pays roumains au XVIII-e siècle*, *Bullet. of the Internat. Commitee of Hist. Sciences*, 34 (1937), p. 101 et suiv.

www.dacoromanica.ro

annexée par les Autrichiens en 1718, fit retour à la principauté en 1739, la Bukovine leur resta en 1777, et la Bessarabie, la grande province orientale entre le Pruth et le Dniestr fut enlevée par la Russie en 1812. Il aurait fallu cependant insister sur deux événements qui préparent l'éveil de la nationalité roumaine et la réalisation de son unité: l'union d'une partie de l'église transylvaine avec Rome, après la conquête de cette province par les Impériaux, ouvrait la voie aux lettres latines, et aux traditions romaines. Déjà l'humanisme qui avait pénétré par la Pologne, dans les œuvres des chroniqueurs moldaves au XVIIe siècle, avait contribué à éveiller l'intérêt des classes dirigeantes pour cette merveilleuse généalogie de leur nation. L'unité linguistique si remarquable des différentes provinces, plus sensible à mesure que l'on écrivait et imprimait davantage, en roumain, livres d'église et ouvrages historiques, révélait à la fois les souvenirs du passé et les possibilités d'avenir. Si l'on mentionne l'éveil du sentiment national en Valachie et en Moldavie, on ne saurait oublier le rôle des Transylvains, qui avaient retrouvé à Rome la conscience de leur latinité et de l'unité du peuple roumain, en-deçà et au-delà des Carpathes.

D'autre part, il importe de tenir compte, pour la « naissance de la Roumanie » de la révolution économique amenée par le traité d'Andrinople, dont les

www.dacoromanica.ro

conséquences déterminent la nouvelle politique sociale du XIXe siècle. L'exportation, dégagée des entraves dont l'avait chargée jadis le régime du monopole ottoman, mettait en valeur les récoltes et les propriétés. Avec l'augmentation rapide des revenus, des besoins nouveaux, introduits par les armées d'occupation, bouleversaient les mœurs patriarcales. L'aristocratie foncière, plus attentive au rendement de ses terres, tendait à préciser les charges de l'ancien régime du colonat et soulevait ainsi les revendications de la classe paysanne: le régime capitaliste, le commerce étranger — grec, dans les ports valaques rendus à la liberté, juf- dans les villes moldaves qui étaient pour les mari chands de Galicie un débouché nouveau et fructueux — et la question agraire naissaient ainsi en même temps dans les principautés, brusquement arrachées à l'isolement économique et lancées dans le courant rapide et tumultueux de la civilisation moderne. Cette double révolution, nationale et sociale, se manifeste déjà timidement, dans les réformes du Règlement Organique et trouve une expression plus complète dans les agitations politiques de 1848, qu'il eût fallu mentionner, ne serait-ce que pour marquer leur état d'esprit différent, dans les provinces qui en furent le théâtre. En Moldavie, une conspiration aristocratique fut rapidement étouffée par la police de l'hospodar Michel Sturdza; en Valachie,

www.dacoromanica.ro

les chefs du mouvement révolutionnaire, les Bratiano, les Rosetti, les Balcesco, s'inspiraient des principes de la Déclaration des droits de l'homme et manifestaient leur sympathie pour les Hongrois insurgés contre les Habsbourg. Par contre, en Transylvanie, le mouvement qui revendiquait les droits de la nation roumaine ignorée par les États officiels de la province, était en même temps un appel à l'Empereur de Vienne, dans la tradition des révoltes populaires du XVIIIe siècle. Tout celà, et le principe des nationalités qui inspirait la politique de Napoléon III, devait aboutir à l'Union des Principautés, dont on pouvait déjà, au lendemain de la guerre de Crimée, entrevoir les conséquences lointaines. Rien ne saurait contribuer davantage à l'intelligence des derniers traités de paix et à l'histoire de l'unité roumaine, que cette phrase, tant de fois citée [1]), de l'ambassadeur d'Autriche à Constantinople, en 1857, lorsque la question de l'Union de la Moldavie et de la Valachie se trouvait déjà à l'ordre du jour: « Après un encouragement tel donné aux prétentions roumaines, comment pourrait-on croire, écrivait ce diplomate prévoyant, qu'elles s'arrêteraient là? Mais ce serait contre la nature humaine! Les *Roumains* (le terme était nouveau pour les chancelleries) trouveraient alors la suze-

[1]) Thouvenel, *Trois années de la question d'Orient*, Paris 1897, pp. 6—7.

www.dacoromanica.ro

raineté de la Porte une honte et une injustice; ils trouveraient leur pays trop petit; ils aspireraient à un État indépendant, embrassant la Bucovine, la partie roumaine de la Transylvanie, le Banat et ayant besoin des Balkans pour frontière ».

C'etait une vision prophétique des événements qui allaient se dérouler pendant les soixante années qui séparent 1859 de 1919, l'union de la Moldavie et de la Valachie de l'achèvement de l'unité roumaine. Ces événements sont brièvement résumés, en renvoyant pour le détail à l'ouvrage de Seton Watson. Cependant, une mention du règne du Prince Couza aurait dû ne pas enregistrer seulement les fautes de ce souverain, traitées un peu trop sommairement par l'historien écossais, sans relever les réformes politiques et sociales du règne et son action audacieuse pour acquérir l'indépendance en fait du nouvel état et poser devant l'Europe, à la faveur du principe des nationalités, la question roumaine dans toute son étendue et avec toutes ses conséquences [1]). Le règne de Charles Ier est esquissé à grands traits, avec plus d'exactitude; mais il faut rectifier le jugement porté sur la politique balkanique de la Roumanie, de 1878 à 1913. Il est vrai qu'elle ne prit aucune part directe aux agitations de la péninsule, mais elle n'entendait pas se désintéresser des Arou-

[1]) Cf. mon étude sur la politique extérieure du Prince Couza, *Revista Istorică Română*, II (1932), p. 63 et suiv.

www.dacoromanica.ro

mains de Macédoine, chez lesquels s'éveillait également au XIXe siècle, l'esprit national et le sentiment d'une solidarité linguistique avec les Dacoroumains. Leur existence, comme minorité nationale, était à peu près assurée sous la domination ottomane; cette situation fut profondément modifiée à leur désavantage par les guerres balkaniques, qui substituèrent aux autorités turques assez indifférentes en matière de langue et de religion, le nationalisme véhément des Serbes, des Grecs et de Bulgares. Ce ne fut donc pas seulement pour profiter d'une situation désespérée de la Bulgarie en juillet 1913 [1]), mais pour rétablir l'équilibre politique des Balkans, ébranlé par la nouvelle guerre que venait de provoquer le roi Ferdinand, que les troupes roumaines franchirent le Danube. Le territoire qui fut annexé à la Roumanie par le traité de Bucarest, ne représentait pas seulement la couverture stratégique de la Dobrogea et du port de Constantza: il constituait en quelque sorte l'équivalent des populations aroumaines abandonnées aux états balkaniques et devait d'ailleurs servir après la guerre, de région de colonisation pour les éléments émigrés de Grèce et de Bulgarie, à la suite des grands déplacements de population, résultant de l'application du traité de Lausanne. Si le roi Carol mourut

---

[1]) Lot, *ouvr. cité*, p. 233.

www.dacoromanica.ro

en septembre 1914, « plein d'angoisse pour l'avenir de son peuple », il avait néanmoins entrevu la solution de l'unité roumaine et autorisé son premier ministre à signer avec les Russes la première convention qui définissait les droits nationaux des Roumains dans un partage éventuel de l'Autriche-Hongrie. Ces circonstances éclairent également, à leur manière, la formation de l'unité roumaine et le sens politique et géographique de ses frontières actuelles. Ce qui peut paraître à première vue, hésitation ou perte de temps dans l'action diplomatique de la Roumanie de 1914 à 1916, n'était en réalité que le souci de s'assurer la reconnaissance de ces droits et leur garantie par *toutes* les puissances alliées [1]).

---

[1]) Nous n'avons pas à examiner ici le contenu du IIe volume, mais la Roumanie, dont les aspirations nationales ont été bien comprises par l'auteur, ne trouve pas dans les dix pages qui sont consacrées à sa situation actuelle (p. 172—182), la part qui a été faite à d'autres états issus de la décomposition des empires. Il est injuste de réduire toute la campagne de 1917 au seul nom du général Berthelot et à la bataille de Mărăşeşti, alors que l'on a exposé en détail les campagnes polonaises du Maréchal Pilsudski. (p. 191 et suiv.). Il n' y a pas un mot sur l'expédition des Roumains contre les bolcheviks hongrois en 1919, qui aboutit, malgré le conseil des Quatre, au renversement du régime communiste en Europe Centrale et à la prise de Budapest. Ce sont là des lacunes que l'on doit signaler pour une nouvelle édition de l'ouvrage.

www.dacoromanica.ro

CONCLUSION

Nous différons donc, sur quelques points importants, des résultats de l'étude si intéressante de l'auteur des *invasions barbares*, l'énigme et le miracle historique du peuple roumain, sans vouloir le moins du monde en diminuer la valeur ou contester la dialectique serrée et la logique rigoureuse de ses déductions. Nous estimons cependant que l'évacuation de la Dacie doit être considérée, non en vertu d'un seul texte, mais dans l'ensemble des faits et des réalités historiques; elle apparaît alors comme un épisode dans une série d'événements similaires, non comme une « césure définitive » dans l'histoire de la domination romaine en Europe Orientale, mais, ainsi qu'on l'a dit avec raison récemment, comme un « flottement » [1]) stratégique et politique dans la défense danubienne de l'Empire. Elle a marqué sans doute un recul des frontières romaines,

[1]) N. Iorga, *Istoria Românilor*, I, 2, p. 350.

www.dacoromanica.ro

mais elle n'a pas interrompu le contact permanent entre les deux rives du Danube et elle n'a pas empêché les échanges de populations et les migrations successives, qui ont conservé à la romanité orientale, jusqu'au VIe siècle, une aire d'expansion, dont les limites dépassaient à la fois les chaînes des Carpathes et des Balkans.

L'invasion slave a eu certainement des effets plus considérables: elle a fait pénétrer dans le langage des populations romanes ou romanisées de Dacie et de Mésie, tout un vocabulaire professionnel et administratif: elle a modifié profondément, à son usage, la toponymie des régions occupées. Elle a disloqué surtout, et c'est là l'essentiel, la masse romane, en refoulant certains éléments au Sud-Ouest et d'autres au Nord-Est de la péninsule balkanique: l'infiltration des tribus slaves a déplacé ainsi le centre de la romanité orientale, dont sont issues les branches diverses du peuple roumain, au Nord du Danube et des Carpathes. Les sources historiques ne mentionnent pas ce déplacement, sauf lorsqu'il se manifeste — ce fut le cas au VIIe aussi bien qu'au IXe siècle — par des migrations massives, qui ne pouvaient échapper à l'attention des contemporains; mais, la plupart du temps, chancelleries et chroniqueurs s'occupaient des maîtres de la région, slaves ou turks, sans s'intéresser à la masse des populations soumises à leur domination. Le

www.dacoromanica.ro

nom ethnique lui-même, *rumân*, héritage incontestable de la *Romania* du Bas-Empire, finit par acquérir une valeur sociale péjorative et par désigner la plèbe des paysans attachés à la glèbe, taillables et corvéables au gré des envahisseurs. Cette habitude de désigner les Roumains par le nom des seigneurs éphémères qui gouvernaient le pays, a persisté jusqu'à la fin du Moyen Âge: elle permet peut-être d'identifier le peuple mystérieux, que les sources musulmanes du Xe et du XIe siècle désignent sous le vocable inexpliqué de *V.n.nd.r.* et dont les caractéristiques et la topographie sont certainement celles du peuple roumain. Le nom des « Vlaques », qui, à partir du Xe siècle, s'attache à cette nation, est né sans doute dans les Balkans: il a commencé par s'appliquer aux bergers, les premiers qui représentaient dans la masse asservie des populations romanes, un élément d'initiative et de liberté. Peut-être faut-il distinguer, dans certains textes, les *pastores Romanorum*, les pâtres des Romains, indigènes des régions danubiennes, des *Blachi* ou Vlaques, immigrés de la péninsule balkanique; mais bientôt ces éléments divers d'un même peuple se fondent dans une unité linguistique d'autant plus remarquable, qu'elle assimile rapidement les quelques tribus slaves demeurées au Nord du Danube et qu'elle résiste aux effets de l'invasion magyare et de sa suprématie politique en Transylvanie. Après

www.dacoromanica.ro

l'ébauche d'une nationalité, l'idée de l'état se dégage peu à peu de la poussière des petites seigneuries, partagées entre l'influence des Bulgares, de Byzance et de la Hongrie; elle prend corps dans les Balkans et fait naître l'empire des Vlaques et des Bulgares, dans les dernières années du XIIe siècle. Mais au Sud du Danube, la tradition du premier empire et de sa culture slave l'emportent déjà du temps des Assênides. L'état valaque, après quelques essais infructueux au cours du XIIIe siècle, reparaît au XIVe au Sud et à l'Est des Carpathes: ce sont les deux principautés, celles des Basarab en Valachie, qui s'étend bientôt, sous la suzeraineté nominale de la Hongrie angevine, des Carpathes aux possessions tatares des embouchures du Danube, et aux villes de la Dobrogea; celle des princes de Moldavie, qui étendent leur domaine, dans l'orbite de l'influence polonaise, jusqu'au Dniestr et à la mer Noire. À partir de cette époque, l'histoire du peuple roumain, sous la domination hongroise ou impériale, en Transylvanie, ou dans les principautés soumises à l'autorité ottomane depuis la fin du XVe siècle et au protectorat russe depuis le XVIIIe, cesse d'être une énigme; elle reste un miracle, ou plutôt une succession de miracles, dont le plus récent, la réalisation de l'unité nationale, aux XIXe et XXe siècles, à ce carrefour des invasions et des impérialismes rivaux qu'est la

www.dacoromanica.ro

région du Bas-Danube, n'est assurément pas le moindre.

On pourra trouver certaines des hypothèses de cet essai risquées ou contestables.

Puisque énigme il y a, elles n'ont d'autre prétention que de proposer une interprétation, qui tienne compte non seulement des sources historiques et linguistiques déjà tant de fois étudiées, mais des conditions de la vie réelle, qui échappent bien souvent à leur témoignage. Je serais heureux si, à l'occasion de ce commentaire d'un ouvrage impartial, que l'on désirerait voir plus directement informé de l'histoire roumaine et de sa bibliographie récente, je pouvais ramener dans ce débat quelque chose de cet esprit d'objectivité indispensable à toute recherche scientifique, qui lui a tant de fois fait défaut dans ces dernières années. S'il est une clef aux énigmes, et une explication aux miracles, on ne saurait les trouver, tout au moins dans le domaine des études historiques, dans le déchaînement des passions et des inimitiés nationales.

www.dacoromanica.ro

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE

271-74 Évacuation de la Dacie.

315 Restauration de *Tropaeum Trajani* en Dobrogea.

328 Expéditions de Constantin au delà du Danube.
Édification du pont sur le Danube à Oescus.

334 Les Sarmates *Argaragantes* traversent le Danube.

358 Expédition de l'empereur Constance contre les Sarmates *Limigantes*.

372 Martyre de St. Sabbas sur le Buzeu, en Valachie gothique.

448 Ambassade de Priscus à la cour d'Attila.

545 L'usage du latin chez les Slaves transdanubiens. (Procope.)

550 L'habitat des Slaves, selon Jordanès: de la Carniole et de la Pannonie au

www.dacoromanica.ro

Dniestr et à la Vistule; les Antes, du Dniestr au Dniepr.

578 Les Avars délivrent en Valachie les captifs ramenés par les Slaves de leurs incursions balkaniques.

580 Mention de la « Romanie » dans l'inscription grecque de Sirmium.

587 Mots latins vulgaires dans l'Hémus byzantin. (Théophylacte Simokatta, Théophane.)

v. 618 Population romane de la péninsule balkanique établie par les Avars au-delà du Danube.

v. 678 Retour de cette population en Macédoine (Actes de St. Démétrius).

v. 811-14 Population de Macédoine établie par Kroum en Valachie.

v. 837-38 Retour de cette population dans l'empire byzantin.

895-906 Invasion des Magyars en Europe Centrale.

976 Première mention des Vlaques caravaniers entre Prespa et Ohrida.

982 Les V.n.nd.r., peuple originaire de l'empire romain, mentionné par des sources musulmanes entre les Magjars et les Moraves, au Nord du Danube.

www.dacoromanica.ro

1014 *Κιμβαλόγγου* (Câmpulung) entre Serrès et Melnik.

fin du XIe siècle. Mention des *Blakumen* dans l'inscription runnique de Sjonhem.

v. 1100 Tradition historique de la chronique de Nestor: Les Valaques ont conquis les Slaves carpathiques avant l'arrivée des Magyars.

1114 Les Vlaques guident les Comans au passage du Danube (Anne Comnène).

1164-66 Les Vlaques, descendants des colons italiens, dans l'armée byzantine de Manuel Comnène aux bouches du Danube. (Kinnamos.)

Bergers vlaques aux confins de la Galicie.

1173-96 Tradition historique sur les seigneuries vlaques en Transylvanie à l'époque de l'invasion magyare du Xe siècle, dans les *Gesta Hungarorum* du Notaire anonyme du roi Béla III (?).

1186 Insurrection des Vlaques des Balkans. Les Assênides, fondateurs de l'empire des Vlaques et des Bulgares.

1222 La *terra Blacorum* en Transylvanie.

1241 Invasion mongole en Europe Centrale.

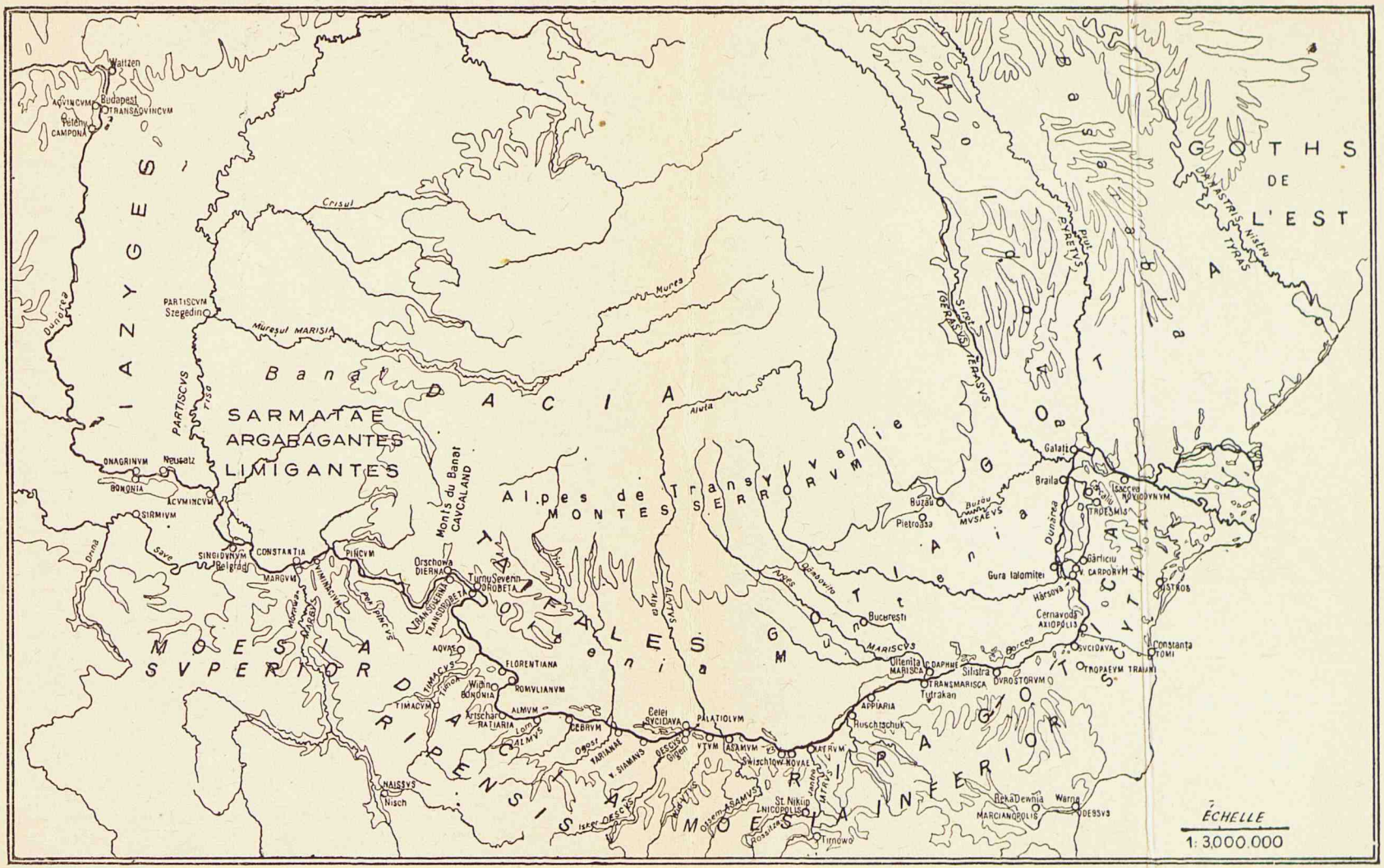
1247 Seigneuries de Litovoï et de Seneslav sur les rives de l'Olt.

1279 Révolte de Litovoï contre les Hongrois.

www.dacoromanica.ro

1286	Ymor filius Molday, dignitaire tatare.
v. 1308	Le voïvode de Valachie dans la chronique rimée d'Ottokar de Styrie.
1324	Première mention de Basarab, prince de Valachie (+1352).
1325?	Première mention d'une seigneurie moldave.
v. 1360	Fondation de la principauté de Moldavie.

www.dacoromanica.ro



LA DACIE AU IVe SIÈCLE

www.dacoromanica.ro

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION 5

I. L'OPINION DE M. LOT SUR LES ORIGINES DU PEUPLE ROUMAIN 9

II. LA THÉORIE DE L'IMMIGRATION DANS QUELQUES OUVRAGES RÉCENTS . .

Le point de vue hongrois. — Un point de vue russe. — Le point de vue bulgare. — Concordances et conclusions 17

III. LES ORIGINES DU PEUPLE ROUMAIN: L'ÉVACUATION DE LA DACIE . . . .

Évacuation militaire ou totale? Analogies avec d'autres provinces du *limes*. Déplacements de populations d'une rive à l'autre du Danube, du IVe au IXe siècle 36

IV. LES ORIGINES DU PEUPLE ROUMAIN: L'UNITÉ LINGUISTIQUE . . . . . .

Le substrat balkanique. — Le « berceau » de la langue roumaine. — La séparation des dialectes. — Extension du roumain primitif . 61

www.dacoromanica.ro

Pages

V. ETHNOGRAPHIE ET GÉOGRAPHIE . . .
Les Vlaques dans les sources historiques. — Sens géographique des noms ethniques: les « Hongrois » des textes italiens. — Le sens social de « rumân » et de « vlaque ». — Les sources musulmanes du Xe et du XIe siècles. — Les « Brodniks » du XIIe et du XIIIe . 80

VI. OBSERVATIONS SUR L'HISTOIRE DES ROUMAINS DEPUIS LE XIIIe SIÈCLE
Les Roumains et l'archevêché d'Ohrida. — Premiers états danubiens et carpathiques du XIIIe et du XIVe siècles. — Politique d'équilibre des principautés. — Origines et formation de l'unité roumaine 101

CONCLUSION 123

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE 129

TABLE DES MATIÈRES 133

www.dacoromanica.ro

ADDITIONS ET CORRECTIONS

La n. 1 de la p. 37 doit être reportée à la p. suivante.

Les planches ont été empruntées aux ouvrages de M. V. Christescu, *Ist. militară a Daciei romane* (d'après Lehmann-Haupt) et Const. C. Giurescu, *Ist. Românilor*, I, 2e éd.

La carte de la Dacie au IVe siècle a été dessinée d'après celle de C. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*, III.

www.dacoromanica.ro

MONITEUR OFFICIEL ET IMPRIMERIES DE L'ÉTAT
IMPRIMERIE NATIONALE
BUCAREST
1937

www.dacoromanica.ro

www.dacoromanica.ro